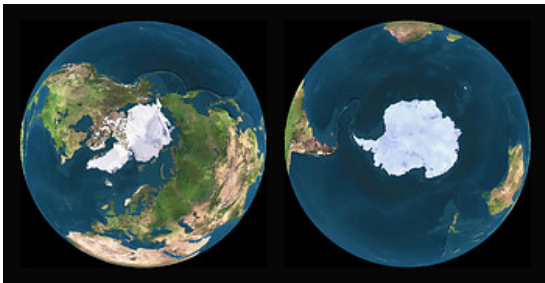


# GÉOGRAPHIE

Article écrit par Dominique CROZAT, Jean DRESCH, Pierre GEORGE, Philippe PINCHEMEL, Céline ROZENBLAT, Jean-Paul VOLLE

## Prise de vue

Dans le système solaire, notre planète ne ressemble à aucune autre. Mercure, Vénus et Mars sont, il est vrai, constituées de roches analogues à celles de la Terre ; Vénus et Mars sont entourées d'une atmosphère, mais celle-ci est fort différente de la nôtre, pourvue d'oxygène. La composition de l'atmosphère terrestre explique que les températures, dans les couches inférieures, y soient plus basses et moins contrastées, en tout cas différentes de celles qu'on a pu mesurer sur les autres planètes. Au contact de cette atmosphère particulière avec la croûte continentale ou océanique, ou lithosphère, et l'hydrosphère, dont les influences réciproques déterminent notamment des climats divers, une biosphère d'une extraordinaire variété s'est développée : elle exerce elle-même une influence aussi bien sur l'atmosphère à qui elle restitue l'oxygène que sur l'hydrosphère et la lithosphère, dont les roches sédimentaires résultent pour une grande part de processus biologiques.



Hémisphères terrestres

La surface du globe terrestre est recouverte à 71 p. 100 par les mers et les océans. Mais, les deux hémisphères sont très différents. Les terres n'occupent que 19 p. 100 de l'hémisphère Sud, contre 61 p. 100 pour l'hémisphère Nord. C'est dans l'hémisphère Sud que se situe le continent le plus froid et le ... (Living Earth)

Sur une Terre dont les datations absolues font reculer l'âge à environ 4 750 millions d'années, cette biosphère apparaît déjà assez évoluée au début de l'ère primaire et des périodes « zoïques ». La vie animale et végétale se perfectionne à la surface de la Terre qui est, elle-même, sans cesse en métamorphose. Après les grands bouleversements orogéniques du Tertiaire, dont les effets se poursuivent, et au milieu des crises climatiques qui ont modifié les paysages naturels, les formes du relief, la répartition des plantes et des animaux, les premiers hominiens sont apparus à la fin du Pliocène, il y a plus de deux millions d'années, d'après les dernières découvertes africaines. Après de complexes évolutions de la physiologie et des techniques de l'homme, dans diverses parties du Vieux Monde est apparu à la même époque l'*Homo sapiens* au cours d'une période assez brève qui s'est achevée il y a environ trente mille ans.

Extraordinaire aventure que celle de cette Terre à la surface compliquée, changeante, vivante, occupée par des plantes et des animaux dont l'un, l'homme, bipède capable d'utiliser ses mains, de parler et de transmettre ses souvenirs, de perfectionner sa technique au point de pouvoir agir sur le milieu naturel, le transformer ! Cette aventure, la description et l'explication des aspects actuels mais mouvants de la Terre et de l'homme, dans leurs relations réciproques, l'étude du paysage et de l'organisation de l'espace qui en résultent et changent plus ou moins vite avec le temps, tel est en somme l'objet de la géographie.

Ainsi la géographie est une discipline de caractère quasi universel. La coexistence de l'homme et du monde, de la matière et de la vie a pour conséquence qu'au cœur de la géographie se place le problème des rapports entre l'homme et le milieu, et par suite, comme en philosophie, le problème du déterminisme. L'homme moderne, de plus en plus capable, par ses techniques, de transformer le milieu dans lequel il vit, au point d'en détruire ou d'en menacer les équilibres naturels, compromet-il les relations complexes des causes et des effets qui sont le fondement de notre connaissance scientifique du globe terrestre ? Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, puis au XIX<sup>e</sup>, divers auteurs ont insisté sur l'influence du milieu physique, expliqué par exemple la localisation des villages par l'existence de sources, les bocages de la France de l'Ouest par des causes uniquement bioclimatiques. Ce n'étaient pas toujours des géographes. Mais des géographes, anglo-saxons surtout, ont mis l'accent à leur tour sur l'influence du milieu physique, de l'« *environment* », et ont prétendu

expliquer de la sorte jusqu'aux grandes migrations et aux religions. Cette géographie simpliste, et par suite accessible, a été largement pratiquée, au point de provoquer des réactions également exagérées. Car il n'est pas contestable que les climats polaires ou tropicaux, humides ou arides, les montagnes caractérisées par leurs étagements bioclimatiques et leur cloisonnement ou les vastes plaines, les forêts et les savanes, steppes ou prairies, les rivières et les mers exercent une influence sur l'homme et sur son action. Elle peut être déterminante quand l'être humain est démuné de moyens techniques. Mais elle ne l'est pas de la même façon lorsque les conditions du milieu naturel sont, dans l'ensemble, les mêmes : les sociétés humaines ont subi différemment des milieux comparables. Par suite, elles ont tenté, chacune à sa manière, de s'y adapter, puis de les modifier, les dominer. Divers auteurs ont ainsi substitué à un déterminisme élémentaire la conception du « possibilisme ». Mais celle-ci est elle-même source de confusions. L'homme choisirait parmi les potentialités du milieu. Mais on peut utiliser ce choix soit en faveur d'un déterminisme, néanmoins supposé, soit en faveur de la liberté du choix. La causalité dans l'explication du milieu physique est déjà très complexe, car les causes sont si nombreuses, leur rôle relatif est si variable, que les résultats ne répondent pas à une logique simple. L'homme a, en outre, la possibilité du choix et celle de l'action sur les causes, donc d'une action sur son propre choix.

Certes, les déterminations naturelles ne sont jamais négligeables, même dans les régions les plus humanisées, dans des campagnes où ne subsiste plus un mètre carré de la végétation originelle, voire dans les villes, car l'homme n'a pu modifier les conséquences de la latitude, des climats, en somme de la zonalité, ni celles des données morphostructurales. Du moins les déterminations économique-sociales, culturelles, historiques, politiques deviennent-elles de plus en plus prépondérantes. On est de toute façon fort loin d'un déterminisme mécaniste. Mais, pour complexes que soient les causes en géographie physique et plus encore en géographie humaine ou régionale, pour difficile qu'il soit de les isoler et d'en préciser la hiérarchie et les relations, il est sûr qu'il n'y a pas de géographie, pas plus que d'autre science, sans adoption d'un certain déterminisme qui, seul, permet de comprendre des relations de cause à effet, d'établir des lois, d'interpréter et, par suite, de prévoir... avec une prudence et une critique permanentes qu'impose la complexité même de la dialectique en géographie.

Discipline de synthèse, la géographie est donc ambitieuse puisqu'elle est une analyse et une explication globale de la surface de la Terre, de tous les faits qui peuvent y être localisés, mesurés, classés dans l'espace, cartographiés, mais dont l'identification n'a d'autre but que de préciser leurs relations mutuelles, sans cesse changeantes. Elle est à la fois science naturelle et science humaine. C'est pourquoi elle est souvent méconnue, aussi bien par le grand public que par les spécialistes des disciplines que les géographes côtoient, et qu'il leur arrive de qualifier d'annexes par rapport à la leur. Elle est si complexe que, parfois, les géographes eux-mêmes s'interrogent à son sujet.

Le grand public, souvent mal informé par l'enseignement reçu dans les classes primaires, et même secondaires, voire par la radio, croit que le géographe doit avoir beaucoup de mémoire, connaître le nom et l'altitude des montagnes, le nom et la longueur des fleuves et de leurs affluents, les chiffres de population des États et des villes ou ceux de productions agricoles et industrielles. C'est là évidemment une caricature. Nomenclature et chiffres peuvent être trouvés par quiconque dans les dictionnaires, les atlas et les cartes qui sont conçus à cet usage. On appelle parfois ces cartes « chorographiques ».

On s'imagine aussi qu'une étude géographique, du moins régionale, sous prétexte d'analyser les rapports entre le milieu physique et l'homme, consiste à énumérer des données dans un ordre stéréotypé et immuable : structure géologique, relief, climat, hydrologie, végétation, peuplement et population, activités et productions, échanges accompagnés ou précisés par d'innombrables chiffres. Cette ordonnance peut subir des variantes, elle n'en est pas moins encore une caricature. Car les données successives sont empruntées à d'autres disciplines (géologie, météorologie, hydrologie, biologie et pédologie, démographie et histoire, ethnosociologie, économie et techniques diverses). Le géographe apparaît comme un pillard, un parasite, et son apport scientifique propre indiscernable. Pourquoi le prendrait-on au sérieux, hors des bancs de l'école ou de l'université ?

Ailleurs, il est vrai, dans des sociétés savantes et des académies de nombreux pays, y compris la France, on fait une distinction entre cette géographie scolaire et la vraie géographie qui serait mathématique et cartographique. Cette distinction date de l'Antiquité et de la naissance même de la géographie comme science. La géographie scientifique était l'étude mathématique de la Terre considérée soit comme une planète du système solaire dans un monde étoilé, fixe ou mobile, soit comme un ensemble de continents, d'îles et de mers dont les formes devaient être définies et cartographiées grâce à des coordonnées précises ;

les caractères de son atmosphère, de sa biosphère et de sa lithosphère devaient être décrits, si possible expliqués, par les méthodes de la physique. À côté de cette géographie scientifique s'est développée, depuis Homère, une géographie descriptive qui collectionnait volontiers les curiosités des reliefs, des climats, des animaux et des plantes, des peuples et des villes, décrivait des itinéraires, en inventait parfois. La géographie arabe, puis celle qui est issue des grandes découvertes, ont maintenu et développé cette double tendance qui se manifeste encore. La géographie mathématique est, en France, la géographie des polytechniciens, d'une section de l'Académie des sciences, de l'Institut géographique national qui fait les cartes. La géographie narrative et pittoresque est celle des voyageurs en quête d'aventures, d'incidents, de sensationnel, celle de pseudo-explorateurs à la recherche des derniers « blancs » de la carte (hélas ! il n'y en a plus, remplis au moins par des photographies prises d'avion ou de satellite), celle des journalistes répondant au double objet estimable de révéler un monde rétréci et d'aider au dépaysement photographique de masses intoxiquées par la vie de bureau et d'usine !

Entre ces conceptions traditionnelles, il est malaisé de faire connaître une conception qui a été précisée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, et surtout depuis le XIX<sup>e</sup>, dans les sociétés de géographie intéressées aux voyages de découvertes et, de plus en plus, dans les universités. Universités dites des lettres, ou de philosophie, dans certains pays, des sciences dans d'autres, concurremment dans les deux ailleurs encore, car la géographie a du mal à trouver sa place dans une classification des sciences où, longtemps, elle ne fut pas comptée. Là où elle est considérée comme science « exacte », la géographie économique ou humaine passe au second plan. Là où elle est qualifiée de science humaine, c'est la géographie physique qui risque d'être négligée, comme, dans les deux cas, la géographie régionale. Du moins cette géographie répond-elle à la définition initiale : une description et une explication de l'espace terrestre.

## I- Problèmes de définition

### Géographie générale et géographie régionale

Les géographes s'accordent à distinguer une géographie générale et une géographie régionale.

La première est une analyse de l'espace généralement à petite échelle ou sous forme comparative. Elle a pour but de définir et de classer les faits et leurs combinaisons diverses qui interviennent dans l'image d'un « paysage » (*landscape* en anglais, *Landschaft* en allemand). Ces termes, il est vrai, ont été employés dans des sens très variés, selon l'échelle adoptée, selon qu'on considère ou non l'action des hommes. C'est pourquoi il y a deux géographies générales, l'une physique et l'autre humaine.

La géographie physique, ou naturelle, est une science naturelle et comprend elle-même, traditionnellement, les divisions suivantes : la *géomorphologie*, liée à la géologie dont l'apport est nécessaire pour comprendre la structure lithologique et tectonique, à la physique et à la chimie qui permettent d'expliquer les conséquences des variations de température, des actions physiques de l'eau et des altérations, et aux autres sections de la géographie physique ; la *climatologie* ; l'*hydrologie* continentale et marine, sections dont les liens principaux avec la physique sont évidents ; la *biogéographie* et la géographie des sols dont les relations avec la physique et la chimie, la climatologie, plus encore la biologie végétale et animale, sont non moins nécessaires.

La géographie économique et humaine comprend elle-même de nombreuses sections. On utilise souvent l'expression de géographie humaine. À vrai dire les deux épithètes sont plus explicites. Car il convient bien de distinguer d'une part une *géographie humaine*, la *géographie de l'homme qui occupe et aménage l'espace terrestre*, géographie de la population, de la répartition, du dynamisme démographique et des migrations qui la modifient, de ses structures sociales, géographie de l'occupation de l'espace agricole (ou rural) et urbain, géographie historique et politique ; d'autre part une *géographie des activités humaines*, de l'homme producteur, transporteur et commerçant ou, en général, actif, de l'homme consommateur, aussi, dans le cadre de systèmes de production et d'échanges qui déterminent les rapports sociaux. Il apparaît clairement que ces deux orientations de la géographie humaine sont intimement liées et qu'elles supposent

des liens étroits avec l'histoire, la démographie, l'ethnologie et la sociologie, l'économie, l'urbanisme, etc.

Quant à la *géographie régionale*, elle étudie les mêmes faits, non pour les analyser en tant que tels, à diverses échelles, sur toute la surface de la Terre, afin d'en classer les types et leurs relations diverses en précisant leur répartition, mais dans le dessein d'en définir et expliquer les combinaisons qui confèrent à une surface délimitée de la Terre une originalité particulière, naturelle et humaine, et qui définissent une région, portion de l'espace où est établie une « harmonie entre la nature et les réalisations humaines » (Vidal de La Blache).

La définition d'une région a provoqué et provoque toujours beaucoup de discussions. La notion la plus élémentaire, au moins en apparence, est celle de région naturelle, définie d'abord par des traits communs d'origine morphostructurale (montagne, plaine par exemple), puis par des caractères hydrologiques (bassin), et, plus encore, bioclimatiques. Mais, là encore, les conditions naturelles peuvent ne pas être déterminantes pour définir une région ; des traditions historiques interviennent (fiefs et pays de la France féodale, par exemple), ethniques, culturelles, politiques. Facteurs naturels et facteurs humains ont une importance variable selon les zones bioclimatiques ou morphostructurales, selon les formes d'organisation économique, sociale et politique, selon les stades de développement. La région apparaît ainsi non seulement comme un état, dans l'espace, des relations entre le milieu et l'homme, mais en outre comme un moment au cours d'une évolution (d'autant plus bref que le pays est plus développé), une harmonie provisoire, fonctionnelle, centrée sur une ville et son rayonnement, sur un type d'aménagement économique, social, administratif de l'espace. Les définitions de la région peuvent donc varier autant que les types eux-mêmes.

## Science de l'espace et connaissance du monde actuel

Science de l'espace, de sa logique et de son organisation, la géographie le conçoit dans ses aspects variés et variables, complexes quels qu'en soient l'échelle et le groupement. Ses méthodes sont les mêmes que celles des disciplines voisines, physiques ou humaines, qui en étudient les aspects particuliers. Mais, science des différenciations spatiales, qualitatives et quantitatives, des modes d'organisation et de groupements régionaux, de leurs inégalités et de leur dynamique, éventuellement de leur aménagement, la géographie diffère par ses points de vue de toutes les autres sciences. Le géographe pense que tous ceux qui s'occupent d'organisation et d'aménagement de l'espace ne sauraient faire œuvre utile s'ils ne sont géographes, le seraient-ils sans en avoir conscience.

Aussi la géographie n'est-elle pas non plus ce que d'aucuns imaginent, une science de cabinet enseignée dans les écoles et les universités comme un élément de la culture générale d'un « honnête homme », par des professeurs isolés de la vie et de l'action, comme si, pour bien comprendre le monde et ses changements, il fallait se tenir à l'écart et s'en abstraire. Connaissance du monde actuel, elle n'a de sens que par un contact permanent avec ce monde mouvant. Elle ne saurait suivre étroitement la conjoncture puisqu'il n'y a de science que dans la mesure où les faits étudiés obéissent, dans une relative permanence, à des lois, où ils ne peuvent être compris, expliqués hors de relations logiques dont la conjoncture n'est qu'une image circonstancielle. Du moins la géographie serait-elle science morte si elle ne s'attachait à décrire l'évolution de notre globe, si elle ne cherchait à en définir le sens. Le vrai géographe vit le monde qu'il étudie. Il éprouve le besoin d'en acquérir une connaissance directe autant qu'il est possible, car il s'aperçoit que nul livre, si bon soit-il, ne remplace une expérience personnelle des choses et des gens. Mais il ne tient pas seulement à s'assurer une information sans cesse renouvelée, pour difficile qu'elle soit ; il découvre que sa connaissance, son expérience préparent à agir. L'action peut être conçue de bien des façons. Elle ne saurait entraîner le géographe, en tant que tel, vers une prospective, des programmations, des planifications à longue échéance. C'est l'affaire, peut-être, de l'administration ou du politique.

Aussi, depuis la Seconde Guerre mondiale, oppose-t-on parfois une géographie universitaire à une géographie appliquée. Ces orientations nouvelles ont provoqué force discussions. Le géographe peut se lier, par contrat, à une administration ou à une entreprise et, à titre d'expert, fournir des rapports qui, généralement, concernent des aménagements régionaux, protection ou restauration des sols, travaux publics, études de bassins-versants ou hydrologiques, des aménagements agricoles, industriels, touristiques,

urbains, des marchés, etc. Il peut se contenter, dans des travaux personnels ou collectifs, d'indiquer dans quel sens s'orientent les évolutions, quels sont les choix possibles, leurs conséquences prévisibles. Quoi qu'il en soit, on ne saurait distinguer, à cet égard, deux géographies différentes : il apparaît de plus en plus clairement qu'on ne peut concevoir une bonne géographie détachée de la réalité mouvante, que toute recherche appliquée peut présenter un intérêt « fondamental », et que toute recherche géographique, fût-elle poursuivie dans un but purement scientifique, est applicable si elle est de qualité.

## II-Orientations et méthodes

Dans son souci d'une analyse globale de la surface de la Terre, le géographe se voit reprocher une prétention excessive : il toucherait à tout et resterait superficiel. Il a du reste lui-même conscience du danger. Certes, l'idéal demeure, pour lui, de dominer les divers secteurs de sa spécialité, d'être à la fois « physicien » et « humain ». Aussi bien comment n'être pas l'un et l'autre en géographie régionale ? Dans certains pays, il est encore d'usage de se spécialiser le moins possible et de démontrer, par des travaux à la fois de géographie physique et humaine, qu'on est un géographe complet. Mais il est évidemment de plus en plus utopique d'imaginer un géographe capable d'utiliser toutes les méthodes nécessaires, de connaître une documentation sans cesse accrue par la multiplication des publications non seulement de géographie, mais aussi de toutes les disciplines et techniques dites annexes. Ce serait supposer non seulement des capacités intellectuelles exceptionnelles, mais encore une organisation de la documentation qui n'existe dans aucun pays ni sous une forme internationale.

### La limitation de l'objet de la géographie et ses dangers

Certains géographes ont cherché, surtout depuis la Seconde Guerre mondiale, à délimiter la géographie en réduisant l'étendue de son objet, toujours plus démesuré par la précision et la variété croissantes des méthodes de recherche, l'amplitude grandissante de la documentation nécessaire. Mais il y a bien des façons, toutes dangereuses, de limiter l'objet de la géographie.

L'une, fort simple, consiste à ignorer les méthodes nouvelles, à faire, par exemple, de la géomorphologie sans pétrographie ou sédimentologie, de la géographie économique sans utiliser les statistiques économiques ou financières. Une autre méthode limite la documentation, ignore, par exemple, les travaux étrangers, en quelque langue que ce soit, et borne ses références à une seule langue, fût-elle l'anglais. Dans un cas comme dans l'autre, c'est se condamner, à plus ou moins brève échéance, à la stérilité.

Une autre tentative consiste à séparer la géographie physique et la géographie humaine. Cette coupure menace depuis longtemps. Elle résulte de causes diverses. L'une est la formation des géographes. Dans de nombreux pays, les géomorphologues reçoivent une formation de géologue, les biogéographes de biologiste, tandis que les géographes qui ont reçu une formation littéraire s'orientent de préférence vers la géographie humaine. En outre, dans les diverses sections de la géographie physique, surtout en géomorphologie, les progrès accomplis depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont précédé ceux de la géographie humaine, grâce à une recherche plus systématique de méthodes nouvelles ou à l'adaptation de méthodes des sciences naturelles à des thèmes définis : géomorphologie structurale en fonction de la déformation des roches et de leur résistance, géomorphologie historique qui eut son heure de succès sous le nom de géomorphologie cyclique, géomorphologie dynamique, en fonction de processus dont l'étude est de plus en plus précise à l'aide de méthodes d'analyse des dépôts superficiels et des sols ainsi que d'expérimentations sur le terrain ou en laboratoire. Elle ne saurait désormais être isolée des autres sections de la géographie physique dont les méthodes se précisent en même temps (climatologie, hydrologie, etc.), car les modes d'écoulement et la pédogenèse, par exemple, dépendent des climats, mais sont déterminants pour la morphogenèse. Après avoir attiré les chercheurs par sa précision, la géomorphologie finit par en rebuter par la minutie des techniques (granulométrie, morphoscopie, etc.), qui semblent éloignées de la géographie physique proprement dite. Mais il convient de ne pas confondre les méthodes utilisables par des sciences différentes et le but propre à chaque science, pas plus en géographie physique qu'en géographie humaine. Celle-ci a

progressé moins par des doctrines successives ou, au contraire, du moins en France, par des techniques, que par des thèmes, parfois des modes. D'abord simples – genres de vie ou habitat, structures agraires –, ces thèmes sont devenus de plus en plus complexes et intégrés. Ils ont pu paraître malaisément quantifiables. Mais les méthodes mathématiques, d'abord appliquées aux sciences exactes, sont utilisées chaque jour davantage dans les sciences dites humaines et, notamment, dans les diverses branches de la géographie « humaine » : géographie agraire, dont la précision va croissant, géographie de la population et, plus encore, géographie urbaine ou des rapports villes-campagnes, géographie des industries et des échanges, problèmes géographiques de l'aménagement de l'espace. Moins technique en apparence que la géographie physique, la géographie humaine devient à son tour « scientifique » et paraît davantage liée à la vie active et, par suite, plus susceptible de procurer des emplois.

## Unité et fragmentation de la géographie

Quoi qu'il en soit, les deux géographies générales paraissent se distinguer par leurs méthodes au point qu'en effet une rupture peut se produire. Elle a eu lieu dans quelques pays ou universités à l'étranger. Elle est même souhaitée par certains géographes. Il en est en France qui ont affirmé, avec ou sans nuances, qu'il n'y a de géographie que la géographie humaine, que « la recherche de l'explication des particularités du milieu naturel n'est qu'un secteur auxiliaire ou complémentaire de recherche ». Or, c'est justement cette exclusive qui rompt l'unité de la géographie. Aussi bien est-elle contraire à toutes les traditions de la géographie depuis ses origines les plus anciennes, ainsi qu'aux conceptions admises tant dans les organisations internationales que dans les pays où est pratiquée la recherche géographique. L'homme, certes, est un élément essentiel du paysage. Mais on doit constater qu'il n'occupe pas entièrement la surface du globe et que le domaine de la géographie ne saurait se confondre avec l'œkoumène, le monde habité. Les étendues vides d'hommes des inlandsis et des Barren Grounds, des très hautes montagnes, des déserts chauds ou des grandes forêts, taïga froide ou forêt toujours verte des tropiques humides, les mers elles-mêmes et leurs fonds relèvent de la géographie. Leur connaissance et leur explication sont nécessaires à la compréhension des régions voisines.

Et comment établir des barrières spatiales à l'intérieur du domaine géographique, la surface du globe ? De même qu'on ne peut expliquer correctement un relief en ignorant la bioclimatologie ou les actions anthropiques, de même on ne saurait aborder des recherches de géographie agricole, par exemple, sans une connaissance exacte de la même bioclimatologie, charnière la plus solide entre les deux géographies générales, mais aussi sans la connaissance de la géomorphologie dynamique (étude des processus, distincte de celle des facteurs structuraux ou paléogéographiques). En outre, comment rechercher des barrières entre les domaines géographiques à une époque où l'on assiste à une double évolution ? Le peuplement de la Terre tend à se concentrer dans les espaces actuellement les plus utiles, les déserts sont abandonnés par les nomades, les montagnes par les groupes humains qui avaient su faire usage des étapes bioclimatiques et aménager les versants, car bédouins et montagnards ne peuvent espérer améliorer leur économie et leur niveau de vie autant que les habitants des plaines urbanisées, sans des reconversions dont ils ne sont pas capables, ou qui sont actuellement impossibles. Mais, par ailleurs, le monde se rétrécit dans la mesure où les moyens de communication se perfectionnent et s'accélèrent, où les besoins en matières premières augmentent. L'homme a besoin de connaître dans sa totalité cette Terre qu'il occupe partiellement. Il s'alarme de l'accroissement démographique, car il n'est pas assuré d'augmenter les productions nécessaires à une alimentation encore souvent déficiente, ou à une industrie qui risque de manquer de matières premières. Il s'effraie, car il s'aperçoit qu'il est capable de rendre la Terre inhabitable en polluant l'air et les eaux, continentales ou maritimes, que les sols s'érodent, qu'il ne sait où rejeter les déchets radioactifs. Dans la mesure où s'accélèrent les découvertes techniques, son domaine, la Terre, lui apparaît plus rétréci, plus mesuré. Il y annexe ou veut y annexer la Lune et les planètes. Et c'est au moment où l'œkoumène se confond sinon avec la surface entière du globe, du moins avec la surface utilisable, au moins éventuellement, où aucun point, même sous-marin, ne demeure scientifiquement et techniquement indifférent, où enfin la connaissance du milieu physique apparaît plus nécessaire encore à l'homme développé qu'à l'homme de Neandertal, c'est à ce moment que l'on proposerait d'abandonner une section essentielle de la géographie !

Si l'on admet que telle région peut éventuellement intéresser l'homme comme frange pionnière ou comme source de matières premières, va-t-on limiter son étude et les méthodes de recherche en décidant que certaines méthodes utilisées par les sciences physiques, chimiques ou naturelles ne sont pas géographiques ? C'est la négation même, non seulement de la géographie, mais aussi de la recherche scientifique en général. Toute exclusive en sens inverse, à l'égard de l'usage des statistiques ou d'enquêtes sociologiques ou ethnologiques, sous prétexte qu'elles ne sont pas géographiques, serait aussi dommageable à la géographie humaine ; il est impossible, par exemple, de comprendre un terroir africain sans connaître la structure familiale, non plus que la répartition des entreprises et leur activité dans un pays développé sans connaître l'organisation sociale et politique qui détermine les investissements de capitaux.

Si l'on a tenté une dichotomie entre les deux géographies générales, on a également tenté d'opposer les géographies générales et la géographie régionale, de rechercher une sorte de hiérarchie en faveur des unes ou de l'autre. La géographie régionale peut apparaître comme l'orientation de la recherche géographique qui permet de définir le plus clairement la spécificité de la géographie par rapport aux autres sciences. C'est aussi la plus délicate parce que le régionaliste doit manier le plus grand nombre de données physiques et humaines, rechercher leurs relations, déterminer les principales, les plus caractéristiques, les plus stables ou les plus dynamiques. Le souci d'isoler la géographie régionale, quel que soit le rang qu'on lui accorde, apparaît peu justifiable. On ne peut définir les traits spécifiques d'une région qu'en appliquant une méthode comparative et en ayant recours à des données générales, à des références sur les discontinuités spatiales, acquises ou résultant de dynamismes inégaux. En sens inverse, les géographies générales ne se nourrissent-elles pas d'exemples régionaux, comme si l'étude régionale était à la fois le début et la fin de toute géographie ?

## Liens avec les sciences voisines

Si limiter la géographie à l'une de ses sections apparaît contraire à sa définition même, du moins peut-on s'attacher à préciser ses limites avec les sciences voisines, à définir ses méthodes propres ou seulement son objet. Beaucoup de géographes s'y sont efforcés, surtout en géographie humaine. En effet, les difficultés sont moindres en géographie physique. La géomorphologie est proche de la géologie. Les géologues considèrent du reste souvent la géomorphologie comme relevant de leur domaine. La climatologie, comme l'hydrologie, ont des rapports non moins étroits avec la physique du globe, la météorologie, la biogéographie avec la biologie végétale et animale et la pédologie. Dans chaque cas, les méthodes sont les mêmes. Mais le géographe recherche de façon beaucoup plus systématique les relations entre les divers phénomènes et leur répartition spatiale. Une délimitation des disciplines n'apparaît pas nécessaire. Un géologue peut faire œuvre de géomorphologue et un géomorphologue œuvre de géologue, mais une carte géomorphologique ne ressemble pas à une carte géologique : celle-ci montre des roches caractérisées par un âge, un faciès, une genèse, des déformations tectoniques. La carte géomorphologique indique des formes liées certes à la structure, mais ici surtout à la lithologie, aux processus révélés par des dépôts superficiels et des altérations, corrélatifs, aussi importants qu'ils le sont peu pour le géologue, à une chronologie qui se rapporte généralement à des périodes récentes. Si, entre les sciences naturelles, les méthodes sont communes et les objets reconnus comme voisins, le souci d'établir des limitations précises apparaît bien formel... et débilitant.

Il ne l'est pas moins en géographie humaine. On s'est ingénié pourtant à fixer des barrières entre géographie et démographie, sociologie, économie parce que des conflits se sont manifestés entre ces disciplines. On a pu alléguer que le sociologue se soucie de groupes humains qu'il analyse en profondeur en isolant des caractères particuliers, famille, religion, activité économique ; le géographe, lui, replace le groupe dans son espace - dans son milieu - et en recherche les relations extensives, globalement. L'économiste s'intéresse aux mécanismes, aux règles, aux lois générales qu'il peut tenter d'exprimer en formules mathématiques abstraites, en « modèles », voire en règlements. Le géographe procéderait à des analyses concrètes, s'efforcerait de préciser les liens des données entre elles, insisterait sur les résultats visibles, vivants. En somme, ces délimitations apparaissent contestables aux sociologues et aux économistes. Elles se révèlent en tout cas peu claires et peu utiles. Elles résultent de rivalités qui n'ont que des rapports quelque peu lointains avec la recherche scientifique.

## Un domaine gigantesque

Vouloir délimiter le domaine de la géographie est donc une tentative décevante et vaine. Les liens de la géographie avec les autres sciences naturelles ou humaines sont évidents. C'est sur eux qu'il faut insister et sur une collaboration de plus en plus nécessaire, tant dans les sciences naturelles que dans les sciences humaines. Il n'en est pas moins vrai que le domaine de la géographie est d'autant plus gigantesque qu'elle est à la fois science naturelle et science humaine. On comprend aisément le besoin de limitation du domaine géographique et, par suite, de délimitation. Mais on le comprend chez un individu qui prétend tout savoir et tout suivre. C'était encore possible avant la Seconde Guerre mondiale pour une personne très douée. Ce n'est plus possible dans aucune discipline. Ainsi s'expliquent les spécialisations inévitables et nécessaires : le progrès scientifique résulte de moins en moins de démarches individuelles, bien qu'elles ne soient pas négligeables, tant s'en faut, dans les zones pionnières, les secteurs ou les régions peu parcourus. Les tentatives de limitation résultent en fait de traditions archaïques dans la conception et l'organisation du travail dont, en France, la thèse de doctorat et l'enseignement universitaire sont devenus les symboles. La documentation énorme doit être assemblée et traitée sur les plans national et international par ordinateurs. La recherche doit être organisée par groupes, laboratoires, équipes plus ou moins spécialisés et dont on peut imaginer des types divers sans que, pour autant, la géographie risque de perdre son unité. Car le travail des groupes peut être organisé, coordonné, voire planifié nationalement et internationalement.

Le domaine géographique apparaît également gigantesque parce que la géographie ne peut, en somme, se définir ni par son objet ni par ses méthodes, mais plutôt par son point de vue. La méthode géographique par excellence, comme celle de toutes les sciences dites exactes, est une méthode inductive : établissement des faits d'abord, interprétation et théories ensuite, dans la mesure où les faits sont établis. Car c'est bien dans l'établissement, non pas tellement du fait brut qu'apparaît le point de vue géographique, mais plutôt de faits connexes qui sont liés dans l'espace, la succession temporelle et la série logique en groupements, de formes de relief, de types de temps, de végétaux, d'individus en sociétés, producteurs, consommateurs, villageois ou citadins, etc. Ces groupements sont si complexes que l'explication n'est jamais simple. Lorsqu'elle est simple, on peut être assuré qu'elle est incomplète et sujette à révision. Elle suppose une interprétation du géographe, un choix entre les facteurs selon qu'ils paraissent plus ou moins déterminants. La difficulté de l'explication, l'arbitraire du choix ont eu pour résultat que, souvent, la géographie a été plus descriptive qu'explicative et est apparue peu rigoureuse par comparaison avec d'autres sciences physiques ou naturelles, ou même des sciences dites humaines, comme l'économie ou la démographie : leurs données de base sont chiffrées et leurs résultats, quantifiables, apparaissent plus précis. En effet, les géographes ont hésité à chiffrer leurs données : ou bien ils n'ont pas confiance dans les chiffres, car ils en suspectent les méthodes d'enregistrement, ou bien ils pensent que les faits géographiques sont trop complexes pour être mis en formules. Il se peut aussi qu'ils n'aient pas confiance en eux-mêmes, en leur capacité d'utiliser correctement les données quantifiées.

## Les méthodes quantitatives

Et pourtant une précision plus rigoureuse dans la recherche géographique, tant physique qu'humaine ou régionale, est sans cesse plus nécessaire. Les raisons en sont nombreuses : l'abondance de la documentation, souvent chiffrée ou chiffrable, fournie par des disciplines voisines ou la recherche géographique propre ; la précision croissante de cette documentation ; la multiplicité des cas, types, échantillons à analyser ; la nécessité de les emmagasiner, de les sélectionner, enfin de les utiliser. C'est pourquoi l'usage de l'informatique est indispensable pour la documentation et pour la recherche. Les géographes doivent désormais être capables de se servir du langage des mathématiques, des méthodes statistiques aussi bien en géographie physique qu'en géographie humaine. Elles seules peuvent, quand les données existent, permettre des descriptions rigoureuses et, par suite, des comparaisons, des corrélations au sein même d'un thème de recherche ou entre des régions, des périodes différentes.

L'utilisation de méthodes quantitatives peut également faciliter le passage de l'explication résultant de l'analyse des faits à une interprétation théorique et par suite à l'emploi de méthodes déductives. Celles-ci



ont été, il est vrai, utilisées depuis longtemps. Le déterminisme « environnementaliste » pouvait conduire à leur adoption. En géomorphologie, William Morris Davis, après avoir décrit avec précision un paysage, lui tournait ensuite le dos, dit-on, et en reconstituait théoriquement l'évolution. On a beaucoup critiqué sa théorie du cycle d'érosion normale, la notion même de cycle et de ses trois stades, celle d'érosion normale, idéalisée, avec ses lois, au point que les systèmes d'érosion en pays aride ou froid ont pu être décrits comme des « accidents ». On a pu déduire de même de quelques notions simples les modalités d'évolution des versants dans les diverses zones bioclimatiques. Pour contraindre qu'en aient été les résultats, ces déductions, comme un certain nombre d'autres, n'en ont pas moins joué un rôle utile dans la mesure où elles ont provoqué recherche et réflexion. Pour le progrès d'une science, les théories sont utiles. L'usage de méthodes nouvelles, quantitatives, en géographie, les rend un peu moins imaginatives. Des auteurs américains, anglais et suédois ont souligné l'intérêt dans la recherche géographique des théories et des modèles dont, il est vrai, bien des conceptions diverses ont été proposées. On peut, à juste titre, redouter cette notion de modèle qui, quelle qu'en soit l'acception, est une abstraction dont on croit pouvoir tirer des déductions. N'est-ce pas particulièrement dangereux en géographie ? Néanmoins, il peut sembler utile pour le progrès d'une science de sélectionner des faits, ou un groupe de faits, considérés comme significatifs et de les traiter, de les expérimenter en les utilisant comme une théorie provisoire, elle-même source de nouvelles recherches. Des travaux sur le terrain et en laboratoire, les résultats d'enquêtes internationales traités par ordinateurs peuvent être considérés ou utilisés comme des types de modèles susceptibles d'exprimer et d'expliquer l'efficacité et la répartition de systèmes d'érosion actuels. On a pu de même, en géographie humaine, construire, à l'aide de méthodes mathématiques, des modèles expliquant des réseaux urbains ou des organisations régionales. Sous cette forme technique provisoire, non contraignante, des méthodes nouvelles peuvent préciser le tissu compliqué d'interrelations entre les faits géographiques, en révéler de nouvelles et faciliter l'insertion de la recherche géographique dans le mouvement du monde vivant.

Jean DRESCH,

Philippe PINCHEMEL,

Pierre GEORGE

### III-L'histoire de la géographie

L'histoire de la géographie n'est pas l'histoire d'une science vue à travers ses développements, ses « grands hommes », ses méthodes, mais un monde de questions à poser et de choix à faire.

Depuis des siècles, des hommes ont été considérés ou se sont considérés comme des géographes, dont les professions et les œuvres sont si différentes que l'historien est en droit de s'interroger sur leur appartenance à un même domaine : Hérodote et Montesquieu, Eratosthène et Kant, aussi bien que les pédagogues, les « géographes du roi », chargés de décrire les champs de bataille et les sièges des villes, les ingénieurs géographes qui lèvent les cartes.

L'histoire de la géographie est facilement assimilée à l'histoire de la découverte et de la connaissance de la terre ; le géographe était-il, est-il, alors, l'explorateur, le découvreur de nouveaux mondes, le conférencier au retour des terres lointaines ou celui qui, souvent sans voyager, compile de précieux dictionnaires géographiques ou rédige d'utiles manuels ? Il s'agit en réalité de l'histoire d'une science vieille comme le monde, répondant à une des premières questions de l'homme : où suis-je ? L'histoire de la géographie retrace aussi l'évolution d'une des disciplines les plus attachantes et les plus complètes qui soient, constamment renouvelée, remise en cause, donc toujours jeune.

Cette incertitude sur sa nature et son objet explique sans doute l'extrême discrétion de la géographie sur son histoire ; mais la tendance semble changer avec la création d'une commission d'Histoire de la pensée géographique au sein de l'Union géographique internationale (1969), et l'existence, dans plusieurs pays, de centres de recherche spécialisés.

## Une évolution liée aux progrès des sciences

L'histoire de la géographie est l'histoire de la perception par l'homme de son environnement : elle précise comment, à travers les siècles, les hommes ont pris connaissance de la diversité du globe terrestre, les réflexions et interprétations tirées de cette connaissance, les théories successives qui en sont nées ; elle étudie les manières dont l'homme, incarné dans des sociétés elles-mêmes diverses, s'est situé par rapport à ses milieux de vie ; elle retrouve de quelles façons l'homme a donné signification aux cohérences ou aux incohérences du monde naturel. La perception, par exemple, du fait « vallée », organisation de deux versants de part et d'autre d'une ligne de points bas que suit un cours d'eau, ne s'est pas faite dès l'aube de l'humanité, encore moins celle des causes de l'existence de ces vallées. Elle s'attache à l'évolution du « langage des géographes », à la naissance de mots nouveaux, expression de la prise de conscience de nouveaux concepts, de nouvelles entités géographiques.

En fait l'histoire de la géographie est inséparable de l'histoire tout court. Plus que pour d'autres sciences, les géographes ne peuvent être « extraits » du milieu et de l'époque dans lesquels ils ont vécu. D'un siècle à l'autre non seulement la matière première relevant de l'observation géographique a changé, mais les possibilités d'approcher cette réalité géographique ainsi que de l'appréhender dans ses valeurs diverses ont beaucoup évolué ; ainsi y a-t-il peu de ressemblance entre les géographies sans cartes et celles qui en disposent ; l'histoire de la cartographie n'est pas distincte de l'histoire de la géographie. Avant la triangulation géodésique, puis le nivellement de précision, toutes les propriétés spatiales liées à la localisation, aux distances, au relief, étaient perçues relativement. L'inégalité de l'état d'avancement des travaux cartographiques dans le monde a freiné et freine encore les études comparatives ; elle explique que les géographes des divers pays n'aient pas travaillé aux mêmes échelles et que la connaissance des parties du globe ne soit pas identique, car la diversité des documents cartographiques oriente les travaux du géographe. Il en va de même pour le matériel statistique ; les recensements de population ont joué un rôle décisif dans le développement de la géographie de la population et, plus généralement, dans l'orientation, les thèmes de recherche de toute la géographie humaine.

## Diversification des tendances selon les pays

L'histoire de la géographie ne peut être dissociée de l'histoire politique, économique, sociale, de l'histoire des idées, de l'évolution des autres sciences naturelles, économiques, sociales. La géographie française, depuis les années 1870, est étroitement liée à l'histoire coloniale, à l'enseignement primaire et secondaire, au darwinisme. Entre les deux guerres mondiales son orientation a été influencée par la pensée de Bergson.

La géographie des États de l'Europe orientale et de l'U.R.S.S. a été fortement marquée dans ses directions de recherche et ses interprétations par le marxisme et par les modes de pensée communiste.

La géographie britannique est inséparable de la révolution industrielle et urbaine, de l'expansion maritime, coloniale et capitaliste, de la primauté de l'économique ; la géographie des États-Unis, apparue tardivement, est indissociable de la marche vers l'ouest de la colonisation comme en témoigne l'expression de front pionnier d'une si grande fécondité.

En retraçant l'histoire de la géographie, deux séries de facteurs apparaissent comme majeurs :- le rôle important de l'environnement, du cadre de vie dans le façonnement d'une pensée, dans l'élaboration des concepts et des jugements. Qui, en effet, plus qu'un géographe peut être influencé, « déterminé » par son milieu, par la comparaison de milieux successifs ? Les « images du géographe », la perception des contrastes relatifs, des distances, des échelles ne sont pas les mêmes pour des géographes brésilien et italien, canadien et suisse ; de même, les contrastes topographiques, climatiques, et les notions de potentialités de ressources ne sont pas perçus semblablement ; - le rôle non moins essentiel du tempérament ; tout géographe exprime sa personnalité par les thèmes de recherche qui ont ses préférences, la façon dont il les aborde, les interprétations qu'il en tire ; parce qu'elle est à la fois science de la nature et science de l'homme, la géographie est plus subjective, plus diverse et sans doute plus riche de la variété des tempéraments de ceux qui la servent ; la géographie présente ainsi de multiples aspects : matérialiste ou spiritualiste, inductive ou

déductive, plus naturaliste ou plus humaine, plus analytique ou plus synthétique, plus empirique ou plus théorique.

## IV- Évolution chronologique

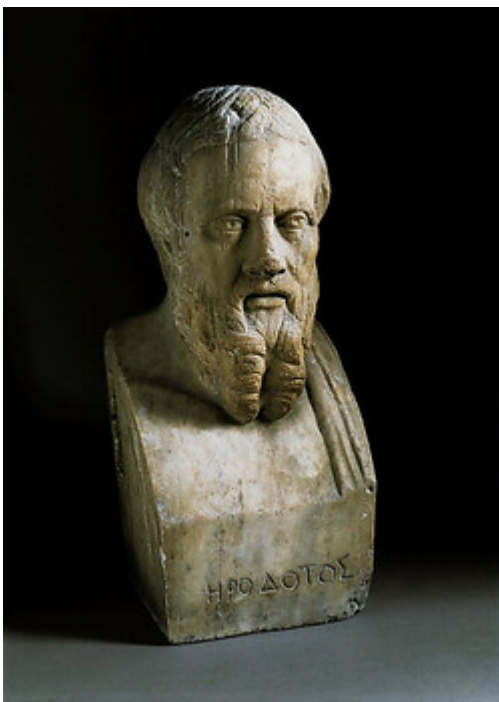
Brosser un tableau de l'histoire de la géographie suppose de la part de l'auteur un engagement personnel sur ce qu'est pour lui la géographie dont il va retrouver la conception – sous des formes diverses – d'un siècle à l'autre. Une attitude fréquente et qui réduit beaucoup les difficultés consiste à ne faire naître la géographie qu'au XIX<sup>e</sup> siècle ; il semble pourtant difficile d'oublier des œuvres innombrables qui par leurs titres se réclament de la géographie, et de négliger des vies de savants qui se disaient géographes, même si les unes et les autres ne correspondent pas à l'image subjective que chaque géographe se fait de sa science. Surtout, on constate qu'à toutes les époques des hommes ont tenu dans leurs mains les fils qui conduisent à une conception moderne de la géographie, ont perçu ce qu'était une certaine science géographique.

### Des théories de l'Antiquité aux découvertes arabes

Le bilan de la géographie antique n'est pas négligeable, et son influence s'est étendue jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle ; trois courants s'y sont formés.

Le premier, représenté par Ératosthène, est une géographie mathématique et astronomique. Ératosthène (284 env.-192 env. avant J.-C.) calcula la circonférence de la sphère terrestre, mettant en évidence un ordre de représentation géométrique ; il divisa la Terre en « climats » définis par la longueur du plus long jour de l'année. Son œuvre fut poursuivie par Claude Ptolémée (90 env.-168 env. après J.-C.), dont l'entreprise cartographique, *Imago mundi*, fut la base de toute représentation de la Terre durant des siècles ; un index définissait les coordonnées de tous les lieux connus. Dès cette époque, l'idée de zones climatiques (thermiques) est avancée.

La deuxième tendance, plus historique et descriptive, a pour « chefs de file » Hérodote (484 env.-425 env. avant J.-C.), dont les voyages abondent en descriptions et explications pertinentes, et Strabon (64 av.-36 apr. J.-C.), dont la *Géographie* en dix-sept volumes est le premier des dictionnaires et encyclopédies géographiques.



Hérodote (vers 484-425 av. J.-C.)

Buste d'Hérodote, historien grec surnommé le « père de l'Histoire ». (Istituto Geografico De Agostini)

Le troisième courant est incarné par Aristote et les stoïciens, héritiers de la pensée ionienne ; les phénomènes y sont étudiés selon les quatre éléments de la matière. Le traité des *Météores* d'Aristote se distingue par la recherche des interprétations.

Mais, à part ce dernier courant, cette géographie antique est faite essentiellement de mesures, d'itinéraires, de catalogues ; en général, elle est dispersée dans des travaux qui ne se réclament pas de la géographie ; la géographie est à la fois cosmographie et chorographie.

Durant le Moyen Âge, le flambeau de la géographie quitta l'Europe chrétienne pour être repris par une extraordinaire floraison de géographes arabes, parmi lesquels on peut citer Obeïd Allah Jakout (574-626), le voyageur Ibn Baṭṭūṭa (1304-1368), le géographe Ibn Khaldūn (1332-1406) ; les travaux de ce dernier constituent une intelligente description de la géographie zonale de l'hémisphère Nord. Mais leurs ouvrages eurent une faible influence sur la pensée européenne qui continua de vivre largement sur l'héritage de l'Antiquité. (Les œuvres de Ptolémée furent traduites en latin en 1416, imprimées en 1475, celles de Strabon furent imprimées en 1516.)

La géographie médiévale s'identifie encore à une cosmologie, à une cosmographie ; elle existe sous la forme d'*Imago mundi*, de miroirs de la Nature, de descriptions encyclopédiques. N'émergent de cette période que de rares œuvres, tels la cosmographie d'un géographe anonyme de Ravenne (650) et les affrontements entre neptuniens et plutoniens.

## La Renaissance : XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle

La géographie européenne trouva les éléments de sa renaissance à la période des grandes découvertes, suivie de l'expansion coloniale, commerciale et missionnaire.

Les progrès de la cartographie (les portulans apparaissent dès le XIII<sup>e</sup> s.) avec les mappemondes, les planisphères (carte de Gérard Mercator, 1512-1594), les atlas (*Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius, 1570, *Atlas* de Mercator, 1595), les récits de voyages, les lettres et rapports des autorités coloniales, des missionnaires, apportèrent une vision réaliste du monde et entraînèrent une nouvelle organisation du savoir.



Mappemonde d'Ortelius, XVI<sup>e</sup> siècle

Le cartographe Ortelius a d'abord compilé et publié des cartes du monde, avant de dresser des cartes historiques, à partir de 1565. Son *Theatrum orbis terrarum* (1570) est considéré comme le premier atlas moderne. (De Agostini)

Ce fut l'occasion de discussions entre les Anciens et les Modernes, car les conceptions antiques s'effondraient devant la multiplicité des faits ; la *Cosmographia universalis* (1544) de Sebastian Münster (1489-1542) se veut une description raisonnée du monde. Dans *La République*, Jean Bodin (1530-1596) détermine les grandes zones géographiques du globe. Richard Hakluyt (1552-1616) dispensa à Oxford, en 1574, un enseignement géographique de nature surtout cartographique et se révèle être le premier grand géographe élisabéthain.

Philipp Cluver (1580-1622), de Danzig, écrivit une *Introduction à la géographie générale, ancienne et moderne*, dont le succès fut considérable (1624, 1652).

Le Hollandais Bernhardus Varenius (1622-1650) donne à cette géographie son cadre logique. Sa *Geographia generalis* (1650) distingue la géographie générale d'une part, géographie physique, susceptible de généralisations, d'observations scientifiques conduisant à des lois, et la géographie spéciale de l'autre, qui, considérant les sociétés et leurs entreprises, relève moins de la formulation scientifique ; c'est une œuvre scolastique, qui se réclame beaucoup plus de la théorie que de l'observation, mais qui trace les limites d'une géographie générale, surtout physique.

La géographie aristotélicienne résista évidemment plus longtemps à l'évolution, jusqu'au traité des *Météores*, puis aux *Principia philosophiæ* (1644) de Descartes, mélange de théories encore antiques et d'intuitions géniales de théories modernes.

Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la géographie moderne, encore très imprégnée d'humanisme, prit forme également dans l'enseignement, en particulier dans les écoles des pères jésuites.

La seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> représentent une étape paradoxale dans l'évolution de la géographie. Cette période d'apparente « dilution » de cette discipline sans grands noms, sans publications majeures, est en même temps une période d'extraordinaire préparation de la géographie moderne sous l'effet du développement scientifique et philosophique : les voyages d'études avec des équipes scientifiques pluridisciplinaires remplacent les voyages de pure exploration, les sciences naturelles s'individualisent, géologie, botanique, agronomie. Un matériel cartographique considérable est produit grâce aux progrès des techniques cartographiques ; les courbes de niveau apparaissent (1728) postérieurement aux représentations par hachures (1676) ; la carte de France dite « de Cassini » commence à être publiée en 1769. Philippe Buache (1700-1773), l'« inventeur » des bassins hydrographiques, publie un *Atlas physique* en 1754 et *Cartes et tables de la géographie physique et naturelle* en 1756 ; en Angleterre, l'Ordnance Survey fut créé en 1791.

Surtout, l'intérêt pour la nature, les relations entre la nature et la société introduisent dans la littérature et dans la philosophie ce qu'on appellera plus tard un esprit géographique. Sous des formes diverses, les apports de Buffon, Diderot, Montesquieu et Rousseau ne sont pas discutables.

Dans le cadre de cette géographie pré-moderne se développent une géographie naturaliste, physique, une géographie humaine préoccupée des relations entre la nature et l'homme, de la différenciation de la Terre en régions. Mais cette science est encore fortement imprégnée du passé ; c'est, du moins, l'impression qui se dégage du contenu très traditionaliste de l'article « Géographie » de l'*Encyclopédie* (1757) signé par Robert de Vaugondi, « géographe ordinaire du roi ».

Le degré de maturité auquel elle est parvenue varie d'un État européen à l'autre comme en témoignent les travaux remarquables de géographes allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle (J. R. Forster [1729-1798] ; J. C. Gatterer). Dans l'Empire russe, l'Académie des sciences de Moscou créa en 1734 une section de géographie que dirigea M. V. Lomonossov (1711-1765) à partir de 1758.

Kant (1724-1804) a participé directement à l'évolution de la géographie. Professeur de géographie physique à Königsberg, il a proposé une définition de la géographie ou, plus exactement, des sciences géographiques ; à côté des sciences systématiques et des sciences historiques, elles étudient les faits dans leurs relations spatiales, leurs localisations, leurs extensions. Pour Kant, la géographie physique est la base de toute géographie.

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle voit se dessiner plus nettement l'avenir de la science ; ses progrès sont surtout liés à ceux de la géologie. Les Britanniques James Hutton (1726-1797) et John Playfair (1748-1819) sont les auteurs de théories sur la Terre, les plissements des montagnes. À la même époque, l'écrivain russe A. N. Radichtchev (1749-1802) publiait son *Voyage de Pétersbourg à Moscou* (1790).

## Les progrès du XIX<sup>e</sup> siècle

## *De 1800 à 1860 : Humboldt et Ritter*

La première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est une période où apparaissent de fortes personnalités : deux d'entre elles sont souvent retenues comme ayant joué un rôle majeur dans l'évolution de la géographie, toutes deux allemandes, Humboldt et Ritter.

Alexander von Humboldt (1769-1859) fut géologue, naturaliste, grand voyageur et auteur prolifique ; son œuvre, caractérisée par son originalité et sa puissance de synthèse, n'eut guère d'influence sur le moment ; par la suite, elle fut considérée comme éminemment « géographique » par son souci des relations, des comparaisons, des causalités.

Carl Ritter (1779-1859), journaliste, géographe de salon, philosophe, spiritualiste et professeur, donna à ses nombreuses œuvres une orientation humaine, et son esprit scientifique le conduisit à d'importantes tentatives de classement. Avec Ritter, la géographie devient surtout comparative, corrélative, régionale.

Mais, à leurs côtés, il serait injuste de ne pas mentionner d'autres noms : Conrad Malte-Brun (1775-1826), danois de naissance, mais français d'adoption, fonda la Société de géographie de Paris ; de 1810 à 1829, il publia un *Précis de géographie universelle* en huit volumes ; Francis Galton (1822-1911), « géographe de l'ère victorienne », fut un spécialiste de la météorologie naissante.

Le Russe Arsenyev (1789-1865), géographe régional libéral, dont l'*Abrégé de géographie universelle* (1818) connut vingt éditions, fut l'auteur d'ouvrages essentiels comme l'explication de la *Carte géologique générale de la France* (Armand Petit-Dufrénoy et Élie de Beaumont, 1841).

Durant cette même période, les États européens poursuivaient leur expansion coloniale, se dotaient de cartes, d'atlas, de recensements et d'inventaires statistiques. L'enseignement universitaire de la géographie fait son apparition (Paris, 1809), mais les premières chaires sont encore étroitement liées à l'histoire, à la cartographie...

La fondation de sociétés de géographie illustre cette institutionnalisation rapide : Paris (1821), Berlin (1828), Londres (1830), Russie (1845), New York (1852).

## *À partir de 1860 : Ratzel et Vidal de La Blache*

La géographie contemporaine prit une forme plus achevée en Europe occidentale, dans les décennies 1860-1900 ; deux hommes incarnent cette genèse : Friedrich Ratzel et Paul Vidal de La Blache.

La coïncidence avec une époque d'intense évolution des idées est frappante ; en 1859 Darwin publie son *Origine des espèces*, soulignant l'importance de l'adaptation au milieu. En outre, les sciences politiques, économiques et sociales s'organisent ; les influences de savants comme Auguste Comte, le comte de Saint-Simon, Frédéric Le Play, Émile Durkheim, Karl Marx, n'ont pas été nettement dégagées, mais elles ne sauraient être niées ; elles ont contribué à rééquilibrer la géographie en développant ses aspects sociaux et économiques. De plus, les missions militaires et scientifiques, les explorations réduisent les taches blanches des atlas, ne laissant à l'inconnu que les « cœurs » continentaux.

Friedrich Ratzel (1844-1904), naturaliste, puis journaliste, voyageur, présenta une thèse sur l'émigration chinoise avant d'enseigner à Munich (1876), puis à Leipzig (1886). Parmi de nombreuses publications, son œuvre essentielle est l'*Anthropogéographie* (1882-1891). Il a contribué à « rétablir dans la géographie l'élément humain dont les titres semblaient oubliés et à reconstituer l'unité de la géographie sur la base de la nature et de la vie » (Vidal de La Blache). Pour lui, la connaissance des immigrants puritains était plus importante que celle du relief pour « comprendre » la Nouvelle-Angleterre. Il fut un théoricien de l'espace, du lieu ; on lui reprochera plus tard une image trop passive des sociétés : « un peuple doit vivre sur le sol qu'il a reçu du sort, il doit y mourir, en subir la loi » ; on trouvera dans ses écrits les embryons d'une géographie politique dont les théories furent utilisées par les tenants du national-socialisme.

## *Paul Vidal de La Blache*

Historien de formation, Vidal de La Blache (1845-1918) « devint » géographe alors qu'il occupait à Nancy son premier poste dans l'enseignement supérieur. Son œuvre géographique commença dans les années 1890. Il a véritablement fondé l'École géographique française, jetant les bases de la géographie humaine générale (édition posthume des *Principes de géographie humaine*, 1922) et de la géographie régionale (*Tableau de la géographie en France*, tome I de l'*Histoire de France* de Lavis, 1903). Influencé par les géographes allemands, il définit la géographie comme une science naturelle, science des lieux, des milieux : « La géographie a pour mission spéciale de rechercher comment les lois physiques et biologiques qui régissent le monde se combinent et se modifient en s'appliquant aux diverses parties de la surface du globe » (1913). Il prône l'unité de cette science, son « aptitude à ne pas morceler ce que la nature rassemble », la méthode descriptive, une géographie dans laquelle l'homme est un agent actif de la « combinaison » mais différemment actif suivant son niveau de développement, son héritage social (il a introduit le concept de genres de vie) : « L'être géographique d'une contrée n'est point une chose donnée d'avance par la nature... elle est un produit de l'activité de l'homme, conférant l'unité à des matériaux qui, par eux-mêmes, ne l'ont point. »

Conscient du relatif et du contingent, Vidal de La Blache n'a pas généralisé - prématurément ? - comme ses confrères germaniques ; il a davantage laissé des modèles d'analyse et de description, difficilement imitables en raison de ses qualités remarquables d'écrivain, que des théories. Le livre de l'historien Lucien Febvre, *La Terre et l'évolution humaine*, conçu avant la Première Guerre mondiale, mais publié seulement en 1922, dresse un excellent bilan de cette géographie moderne parvenue à maturité à travers des tendances diverses ; ridiculisant le déterminisme rigide de certains géographes anglo-saxons, il crédita Vidal de La Blache d'une doctrine « possibiliste ».

Cette prépondérance de deux grands noms estompe à tort d'autres artisans de la géographie, par exemple Élisée Reclus (1830-1905), disciple de Ritter, qui publia de 1875 à 1894 les dix-neuf volumes d'une *Géographie universelle*, les Russes P. P. Semenov (1827-1914), autre disciple de Ritter, et A. I. Voieïkov (1842-1916), un des premiers climatologues (*Les Climats du monde*, 1884), et dont *Le Turkestan russe* publié en 1914 à Paris témoigne de l'influence directe de Vidal de La Blache ; Lucien Gallois (1857-1941), dont l'œuvre reflète l'évolution des idées, publiait en 1890 une thèse sur les *Géographes allemands de la Renaissance* et en 1908 une remarquable étude, *Régions naturelles et noms de pays* ; Jovan Čvijič (1865-1927), spécialiste yougoslave du relief calcaire et auteur d'un ouvrage monumental, *La Péninsule balkanique* (1918).

En Angleterre, Halford John Mackinder (1861-1947) obtint la création d'un enseignement de géographie à Oxford en 1887 ; la première édition du célèbre *Handbook of Commercial Geography* de Chisholm date de 1889. En Allemagne, Ferdinand von Richthofen (1833-1905) inaugure la chaire de géographie de Leipzig (1883).

Cette cristallisation de la science géographique en Europe ne doit pas faire négliger l'influence de quelques personnalités, tel George Perkins Marsh (1801-1882) qui, en marge d'une carrière diplomatique, étudia le rôle de l'homme comme agent de modification de la nature, et fut le pionnier de la conservation des sols aux États-Unis.

## *Institutionnalisation de la géographie*

L'histoire de la géographie change alors d'échelle ; elle ne retrace plus les qualités d'individualités, de géographes devenus tels à partir de formations autres ou enseignant une géographie liée à l'histoire. La géographie acquiert une plus large autonomie, et son histoire devient institutionnelle. Elle fait son entrée dans les universités, les chaires s'y multiplient : à Oxford en 1887, à Cambridge en 1888, dans les universités allemandes en 1874, à Rome en 1875. Des instituts, des laboratoires de géographie apparaissent même, fondés à Lille par Ardaillon en 1893, à Rennes par Emmanuel de Martonne en 1899 ; le département de géographie de l'université de Chicago est créé en 1902. En 1896, on dénombrait cent sept sociétés de

géographie dont les activités de publications de missions, d'encouragement aux recherches et de vulgarisation étaient considérables. Parallèlement, les revues se multiplient (*Annales de géographie*, Paris, 1891 ; *Geographical Journal*, Londres, 1893) et les institutions internationales se créent : premier Congrès de géographie à Anvers en 1871, Bibliographie géographique internationale en 1892. L'Union géographique internationale, fondée en 1922, réunit les géographes du monde entier dans des congrès (onze congrès depuis celui du Caire en 1924) et essaie de coordonner leurs activités en créant des commissions spécialisées.

## La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle

Les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle ne sont que le prolongement de cette période assez remarquable ; la géographie se diffuse, conquiert dans la plupart des pays une position privilégiée dans les enseignements primaire et secondaire ; elle est la seule discipline qui apporte une ouverture à la connaissance du monde actuel. Bien avant d'autres disciplines comme la sociologie ou la démographie, la géographie se trouve de bonne heure solidement établie dans l'université avec toutes les conséquences qui en résultent : travaux de recherches, thèses de doctorat, postes nombreux, diversification et apparition d'« écoles ». Longtemps restreinte aux États européens ou pratiquée par des Blancs, la géographie s'est internationalisée. Mais en dehors de la Chine et du Japon, cette géographie extra-européenne a été longtemps rattachée à la géographie européenne par un lien de nature coloniale. Cette situation a existé non seulement dans les colonies –la géographie française a fait souche dans les colonies françaises, la géographie anglaise a créé les géographies indienne, australienne, canadienne –, mais aussi dans des États indépendants ; la géographie brésilienne doit beaucoup à la géographie française ; c'est aussi le cas de celle du Canada français.

Les influences politiques et économiques ont évolué, se sont progressivement diversifiées avec le temps, et certains États indépendants reçoivent ainsi les influences d'écoles géographiques multiples.

Il n'est pas possible de citer les noms de tous les géographes de cette époque qui conduit à la géographie contemporaine.

Ils ont contribué à faire de la géographie une science aux « multiples demeures ». On ne parle plus de géographie physique ou humaine, encore moins de géographie, mais de géomorphologie, de climatologie, de géographie de la population, de l'habitat, de géographie rurale, urbaine, économique, historique. À une échelle encore plus grande, et plus récemment, sont apparues des géographies des capitaux, du tourisme, des maladies...

Cette évolution est liée non seulement au mouvement des idées, à une tendance à la spécialisation et aux applications (l'essor de la géographie appliquée date des années 1950), mais aussi aux progrès de la documentation : les cartes plus exactes et plus détaillées, les plans cadastraux, les photographies aériennes permettent des recherches de cartographie fine, parcellaire (carte d'utilisation du sol de toutes les îles Britanniques dirigée par Laurence Dudley Stamp au cours des années 1930) ; les recensements de population, les statistiques économiques, les enquêtes ont multiplié les thèmes et les idées de recherches.

Parallèlement, à intervalles fréquents, au cours de cette croissance, les géographes continuaient de s'interroger sur la géographie, de se poser des questions « éternelles » :

- sur la nature des relations entre la Terre et les hommes : le géographe rencontre inévitablement le problème du déterminisme ; violemment critiqués à la fois pour des raisons philosophiques ou parce que les causalités déterministes étaient mal posées, les substituts proposés, possibilisme, probabilisme, n'ont pas recueilli une adhésion unanime ;

- sur les relations entre la géographie et les autres sciences, naturelles et humaines : l'image de sa discipline donnée aux autres par le géographe n'est pas toujours convaincante ; certaines attitudes ou affirmations maladroites ont souvent exposé la géographie à la critique ou à l'incompréhension ;



- sur la nature de la géographie ; le débat, aussi vieux que la géographie antique ou moderne, n'a cessé d'être présent entre une géographie objet et une géographie « état d'esprit », entre une géographie « nomothétique » et une géographie « idiographique ».

Les problèmes de la division régionale, des typologies régionales ont également tenu une place importante - division en régions naturelles, géographiques, agricoles, socio-économiques - mais sans qu'en naissent des concepts renouvelés ni des théories.

La géographie française, auréolée de la gloire de Vidal de La Blache, a été une des écoles géographiques les plus florissantes.

La chaire de Vidal, à la Sorbonne, fut divisée en une chaire de géographie physique occupée à partir de 1909 par Emmanuel de Martonne (1873-1955) et une chaire de géographie humaine tenue par Albert Demangeon (1872-1940) à partir de 1912. La même année, Jean Brunhes (1869-1930) entrait au Collège de France. C'est seulement en 1928 qu'André Cholley (1886-1968) vint occuper à leurs côtés une chaire de géographie régionale.

Les disciples de Vidal de La Blache, puis ceux de ses successeurs, se signalèrent tous par des thèses de géographie régionale : *La Picardie* de Demangeon, *Les Paysans de la Normandie orientale* de Jules Sion, *La Flandre* de Raoul Blanchard (1877-1965). Ce dernier allait de 1906 à 1948 porter haut la renommée de l'Institut de géographie alpine de Grenoble.

Les influences directes et indirectes de la guerre de 1914-1918, les créations de postes de plus en plus nombreux ont amené une évolution rapide de la géographie universitaire française ; au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les thèses régionales ont cessé d'être les plus nombreuses devant la multiplication des thèses de morphologie, de géographie rurale puis, plus récemment, de géographie urbaine (étude de réseaux, de rapport entre les villes et les régions).

Mais cette géographie est restée marquée par son passé, récent et lointain, ce dont témoignent ses tendances :

- un attachement plus que sentimental à l'unité de la géographie qui se traduisait par l'exigence de sujets de thèses « complémentaires », par l'importance des travaux de géographie générale et de géographie régionale assurés par un même homme, par le nombre assez élevé de géographes changeant d'orientation, de spécialisation au cours de leurs carrières ;

- une orientation majeure vers la géographie régionale. À côté de thèses, la *Géographie universelle* publiée en vingt-trois volumes, de 1927 à 1946, a symbolisé cette activité qui a permis la publication d'ouvrages exemplaires : *Les Îles Britanniques*, par Demangeon, *L'Europe centrale*, par Emmanuel de Martonne, *L'Amérique septentrionale*, par Henri Baulig ;

- une relation privilégiée avec l'histoire, les méthodes et l'esprit historique ; non seulement histoire et géographie ont toujours été associées dans le *cursus studiorum*, mais les géographes français, comme d'ailleurs la plupart de leurs confrères européens, ont toujours pensé que le poids de l'histoire était essentiel, sinon déterminant, dans l'interprétation des faits géographiques ; la géographie et l'histoire associent les noms de Marc Bloch et Roger Dion dans les études rurales, de Febvre et Demangeon (*Le Rhin*) ;

- une orientation vers les sociétés et les milieux traditionnels, ruraux plus qu'urbains et industriels, vers les milieux coloniaux plutôt que vers les nations très développées. Avec le recul du temps, la géographie française apparaît entre les deux guerres et aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale comme ayant été par trop isolée des écoles étrangères en raison de ses orientations (la géographie coloniale a engendré une pléiade de grands géographes : Émile Félix Gautier, A. Bernard, C. Robequain, G. Weulersse, Richard Molard), sans doute aussi en raison de sa force même ;

- un attachement aux méthodes de description littéraire et d'explication cohérente, séduisante à la limite, plus déductive qu'inductive ; surtout entre les deux guerres, le géographe se devait d'avoir un beau

style, de réussir de belles descriptions ;

- une nette orientation vers le genre monographique ; les monographies de régions, de fermes, de villes ont constitué le meilleur des travaux des géographes jusque dans les années 1940 ; ces monographies, précieuses en soi, n'ont pas souvent permis aux recherches de s'élever au plan des généralisations et des théories.

Philippe PINCHEMEL

## V- Une science à part entière ? Un guide de l'action territoriale

Le désir de se singulariser par rapport aux autres sciences et aux autres thèmes d'enseignement, tant dans les universités que dans l'enseignement secondaire, et surtout le souci de se placer avantageusement dans le cadre des institutions de recherche ont poussé les maîtres de la géographie, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, à se recommander des méthodes et de la référence des « sciences de laboratoire ». Premier effet, lourd de conséquences, le détachement des sciences historiques, qui ne figurent plus qu'à titre accessoire dans les études supérieures de géographie, et la préparation de la nouvelle « agrégation de géographie » créée en 1943. On organise les premiers « laboratoires » de géographie, à l'instar des sections scientifiques, avec un appareillage emprunté aux sciences physiques et aux sciences de la nature et un entourage de techniciens traitant des échantillons extraits du milieu naturel pour fournir l'explication par des lois naturelles des phénomènes de la géomorphologie et de la morphogenèse. On introduit en même temps le « langage » mathématique, qui, synchroniquement, trouve sa place dans diverses autres sciences humaines, surtout l'économie, mais aussi la sociologie. La question se pose désormais de savoir s'il y a une ou plusieurs géographies, et si l'on peut toujours se prévaloir du titre de géographe sans le faire suivre d'une épithète restrictive quant à la compétence, mais qualificative sur le plan sectoriel de l'approfondissement de la recherche spécialisée. La différenciation, qui était circonstancielle à l'occasion de la participation à des commissions constituées au sein des comités nationaux de géographie ou de l'Union géographique internationale pour rassembler en un temps donné une somme de connaissances sur un objet particulier et promouvoir des recherches sur ce thème (habitat rural, morphologie littorale ou agriculture tropicale...), devient définitive, et les réunions professionnelles ou les congrès ne sont plus que des rassemblements de spécialistes qui ne se rencontrent que lors de la cérémonie officielle d'ouverture et du banquet de clôture.

## De nouveaux moyens d'information au service d'une géographie utilitaire

Par un phénomène de convergence, la géographie évolue de façon similaire, sinon identique, dans d'autres pays, mais dans un contexte généralement beaucoup plus pragmatique, sauf en Italie. À côté de l'académisme et du scientisme français se développe une géographie pratique qui retrouve et affirme sa vocation de fournir les éléments de maîtrise de l'espace. La géographie est appelée, concurremment avec d'autres disciplines, à fournir des informations aux planificateurs de l'espace à des échelles diverses allant du remembrement rural, de la restructuration des quartiers urbains, de la stabilisation de topographies fragiles (géographie des « versants ») à l'économie régionale de l'eau ou à l'organisation de l'espace régional et continental dans les pays en voie de développement. Certes, la recherche de l'explication de la dynamique de l'espace est toujours indispensable, mais elle n'est plus une fin en soi ; elle est un moyen de définir les actions des programmes. Le pragmatisme anglo-saxon a donné sa forme la plus expressive à cette nouvelle application de la géographie dans les opérations de *town planning* et de *land planning* et, tout naturellement, le vocable de « géographie appliquée » est apparu dans le langage des géographes.

Simultanément, l'arsenal des moyens de collecte et de traitement de l'information s'est enrichi très rapidement, grâce à la mise en œuvre de techniques nouvelles communes à toutes les disciplines

scientifiques. Les méthodes de la cartographie ont bénéficié successivement des apports de l'interprétation de la photographie aérienne et de la constitution du stock encore très imparfaitement exploité des images recueillies par satellite. L'appesantissement des appareils d'État a accru dans des proportions considérables le nombre des informations statistiques, encore que celles-ci soient recueillies à des fins administratives et non spécifiquement scientifiques. Le traitement appelait l'usage de nouvelles méthodes mobilisant un matériel hautement spécialisé fourni par les applications de l'électronique. L'informatique est devenue un instrument d'une puissance exceptionnelle de traitement, de classification et de stockage des données, imposant de nouvelles méthodes d'approche et de travail. Par une déviation dangereuse, elle tend à substituer le *modèle* à la réalité objective dans toutes ses variables mesurables – et non mesurables. Et l'expression même de l'analyse tend à substituer le modèle d'observation ou le modèle opérationnel à l'enquête multiforme et exhaustive et à l'image complète des tendances et des perspectives. Crise méthodologique, qui est un effet de miroir d'une économie et d'une société techniciennes sur la problématique et le déroulement de la recherche. Comme toute crise, elle se traduit par des exagérations dans l'usage des nouveaux moyens de connaissance, dans la systématisation des résultats, mais aussi par des rectifications de la démarche qui, sans être toujours exemptes d'un certain passéisme, assurent, à terme, l'ajustement des méthodes à l'objet. La géographie ne peut rester étrangère à la révolution des techniques d'acquisition de la connaissance, mais, sous peine de disparaître, elle doit les maîtriser et les assujettir à sa propre finalité.

Or il n'y a pas de contradiction fondamentale entre l'accès à une information d'une densité inconnue jusque-là et la destination de la géographie, qui est la prise de conscience de toutes les formes de rapports conditionnant l'existence des hommes sur la Terre. Bien au contraire, l'accumulation de données diversement corrélées est la base même d'une approche *globale* des phénomènes et de leurs relations permanentes et épisodiques. Elle comporte ses limites circonstanciées dans la mesure où tout n'est pas accessible au matériel dont on dispose. Elle est infiniment riche, mais elle est ouverte, et c'est dans ce sens que la science reste toujours un domaine de curiosité et d'innovation. Et, dans la démarche scientifique, on retrouve, à un degré nouveau, le processus alternatif de l'assimilation de techniques nouvelles et de leur apport et de la découverte ou de la redécouverte de méthodes complémentaires et correctives. L'évolution de la géographie dans ces mêmes pays anglo-saxons, qui ont contribué à un bond qualitatif des méthodes d'analyse, est significative à cet égard. Si R. J. Chorley en Angleterre, Bryan Berry aux États-Unis ont introduit radicalement la « modélisation » des données et jusqu'à la modélisation de l'image géographique, il est apparu assez vite qu'il y avait risque de décollage entre des modèles reposant sur un ensemble *incomplet* de données et la réalité, plus encore la dynamique des sociétés. Du moins le mérite de ces initiatives a-t-il été de mettre un terme à l'hyperspécialisation sectorielle qui isolait le chercheur de la notion fondamentale des ensembles en redonnant à ceux-ci la valeur essentielle. On sait aujourd'hui qu'il faut travailler empiriquement en aval et en amont de l'information mécanisée. En amont pour enrichir en diversité et en qualité la collecte des données et l'élaboration des hypothèses préalables au traitement informatique, en aval pour confronter l'information traitée, les corrélations numériques, avec la réalité et les systèmes de relation effectifs, la compléter en prenant en considération tout ce qui a échappé à la collecte parce que ne répondant pas à ses techniques d'accès. L'enquête, l'observation retrouvent leur place dans une démarche scientifique ouverte qui est à la fois simplifiée et densifiée par la préélaboration de matériaux d'un type nouveau qui, comme tous les matériaux, doivent être soumis à un inventaire critique et non adoptés comme connaissance finie. Le modèle n'est qu'un instrument d'approche simplificateur et imparfait qui prend sa place dans l'ensemble documentaire du géographe, mais, en aucune manière, ne saurait se substituer à son propre travail et moins encore à ses conclusions. L'intérêt énorme des moyens informatiques est de fournir un traitement exhaustif des données, mais l'ordinateur les prend telles qu'elles sont, c'est-à-dire dans leur insuffisance propre et souvent dans leur finalité ascientifique, tant il demeure vrai que la collecte officielle des données qui servent à la constitution du matériel scientifique est biaisée par leur nature même.

La mise sur orbite de satellites capteurs d'images de la surface du globe a renouvelé les méthodes de la cartographie et ouvert diverses perspectives à l'analyse géographique d'images inédites. La connaissance des facteurs météorologiques des climats et des types de temps, la diversité des sols et de leur contenu hydrique, la géographie des mers et des zones côtières, des flux d'alluvionnement, la répartition des troubles dus à la pollution bénéficient de l'exploitation des images fournies à l'échelle continentale, semi-continentale ou régionale. Mais on dispose désormais d'images à grande échelle permettant l'analyse des phénomènes

d'ordre local : parcellaire, réseau de communication, habitat, tous les éléments du « paysage ». Suivant les techniques de prise de vue, elles peuvent être utilisées à des fins diverses. Il convient donc d'acquérir des méthodes de mobilisation et de lecture des données : un nouvel apprentissage de l'information géographique, qui appelle un équipement spécial de laboratoires appropriés et l'organisation des relations avec les organismes de prise de vue, une nouvelle démarche de la recherche et de l'expression géographiques.

## Des thèmes nouveaux et des méthodes nouvelles plus qu'une « nouvelle géographie »

Quant à l'objet, il n'échappe pas non plus à une sélection subjective et circonstancielle des problèmes. Et c'est ici que reparaît la question « À quoi sert la géographie ? », ce qui revient à se demander ce que les géographes peuvent désirer connaître et ce que le public ou les collectivités publiques attendent d'eux, en dehors d'une image globale aussi fidèle que possible des états et des devenir des portions d'espace considérées : planète dans son ensemble, continent ou subcontinent, État, région ou province. La première réponse a été cherchée dans la définition de la problématique de la *géographie appliquée* qui est, en France, en particulier sous la plume de Jean Tricart (1960), la transposition de l'action concrète d'une géographie de service employée dans certaines administrations étrangères, notamment les organismes de *town planning* et de *land planning* déjà cités, et aussi un certain effet d'émulation de la part des économistes régionaux. On a contesté l'adéquation de l'épithète en considération du fait que, au niveau de l'application, la décision et l'action échappent aux géographes et ne sont plus d'ordre géographique, c'est-à-dire scientifique, mais d'ordre politique. Il reste que, dans l'intention de la démarche, étaient affirmées une volonté utilitaire rompant avec un académisme s'interdisant toute prospective et, en même temps, la nécessité de considérer les faits non plus en laboratoire, en eux-mêmes, mais dans leur système opérationnel.

Les thèmes découlent en grande partie de la conjoncture, ce qui n'est pas nouveau, mais ils se renouvellent du fait de l'actualisation des problèmes, d'une part, et de l'accumulation de la documentation, d'autre part.

C'est d'abord, au sens le plus large du terme, l'*aménagement du territoire*, c'est-à-dire l'inventaire de toutes les potentialités aux diverses échelles et l'analyse des flux relationnels de tous ordres qui commandent la dynamique de l'espace humanisé, vécu et utilisé. L'urbanisation a déplacé le centre d'intérêt majeur des campagnes vers les villes, et pas seulement dans les pays industriels. Comment s'étonner que la géographie urbaine, comme la géographie de la population, ait particulièrement proliféré et affiné ses méthodes au contact de disciplines de spécialité comme la démographie, la sociologie et l'urbanisme ?

Mais la conscience de plus en plus aiguë des agressions spontanées ou provoquées par des actions mal contrôlées a fait surgir un nouveau thème : la connaissance de l'environnement et de la dialectique action-réaction entre les sociétés humaines et leur cadre d'existence. La géographie des pollutions et des rejets prend place parmi les sujets d'étude. En même temps, on voit renaître la géographie des maladies, et, plus exactement, l'analyse des rapports entre l'écologie des maladies et le milieu naturel ou fabriqué. L'environnement apparaît de plus en plus comme un substrat fragile qu'il faut connaître dans sa dynamique propre pour éviter toute action destructive à terme plus ou moins différé. Cet environnement, c'est aussi à grande échelle le marché mondial des produits indispensables au fonctionnement des économies industrielles, qui appelle l'inventaire continuellement mis à jour des ressources fossiles et des ressources renouvelables. Cet inventaire suppose à la fois une approche de géographie politique et la description des voies et systèmes de transit et de l'équipement des « terminals ».

Or le monde n'est pas un dans ses structures et ses formes de croissance et de développement. Des problèmes spécifiques sont posés par l'évolution démographique et les conditions politiques et économiques des pays sous-développés : autre sujet nouveau pour les géographes, en même temps que pour les économistes et les politologues.

S'agit-il, comme certains le pensent et l'ont écrit, d'une « nouvelle géographie » ? Oui, si l'on s'en tient à la considération de l'apport nouveau des méthodes d'analyse, oui si l'on donne la priorité aux nouveaux thèmes de recherche et aux nouvelles formes d'approche de la connaissance de l'espace et surtout de sa dynamique. Non quant à l'objectif fondamental de cette science humaine, qui demeure fidèle à sa définition sémantique de description et d'étude de la Terre au sens global du terme, c'est-à-dire de l'œcoumène, fait de nature, d'histoire, et milieu de l'aventure quotidienne des hommes qui l'occupent. Car là est sa spécificité par rapport aux sciences de la nature à objectif sectoriel et aux sciences humaines spécialisées dans l'étude des mécanismes économiques ou des comportements sociaux.

Reste une question à poser : comment s'effectue la transmission de l'information géographique ? La transmission du message se fait en premier lieu par des publications de plus en plus nombreuses, thèses, mémoires, aboutissement de recherches plus ou moins longues, testant les méthodes les plus diverses, les plus traditionnelles comme les plus neuves, revues dont le nombre n'a cessé d'augmenter, les unes générales, les autres plus modestement régionales, les unes poursuivant une longue série de transmission de l'essentiel des recherches les plus récentes et collationnant soigneusement dans des chroniques critiques l'ensemble de l'information, les autres lançant des défis méthodologiques et idéologiques. Le codage ainsi que le stockage des références bibliographiques assurent de nouvelles conditions d'accès à cette documentation qui, sans l'information, serait inaccessible. Le second moyen de transmission, qui est à la fois le plus classique dans son essence et le plus moderne dans sa présentation, est la cartographie. Quel que soit le désir légitime et fondamentalement épistémologique de tout représenter simultanément et dans la diversité des systèmes de rapports, il ne peut être réalisé – encore que partiellement – qu'à très grande échelle, à la limite même de la carte et du plan. Toute élaboration de carte implique un choix de l'ensemble que l'on veut figurer. Il en est de même des images de satellites dont le contenu procède du choix de l'émulsion « révélatrice ». On est donc conduit à une représentation thématique plus ou moins synthétique. C'est ce qui a été réalisé en France sous forme d'une collection d'*atlas régionaux*. Par ailleurs, les études thématiques menées pour éclairer sur un ensemble de relations appellent une cartographie fine à grande échelle. L'exemple en est fourni par les cartes des formations superficielles, de la couverture végétale, de l'environnement : cartes italiennes d'utilisation du sol, cartes du laboratoire du C.N.R.S. de Caen (environnement, formations superficielles) ou, d'une manière générale, les cartes et plans d'urbanisme.

L'ère des sociétés de géographie où des découvreurs effaçaient devant un public choisi les derniers blancs de la carte est révolue. Le grand public est plus attiré par les récits du passé qui reposent des soucis du présent ; la description est remplacée par l'image télévisée. La nouvelle ouverture de la géographie s'effectue en direction des responsables de la gestion et de la promotion du territoire. L'objet majeur de la recherche reste, au-delà de l'apparent déterminisme représenté aujourd'hui par l'analyse factorielle multivariée, la détection des facteurs occultes et des effets de déviance qui éclairent sur les réalités et les mouvements du présent.

Pierre GEORGE

## VI-Géographie systémique

La est née de la nécessité de développer une science de l'espace géographique qui s'intéresse davantage au général qu'au particulier et à l'explication qu'à la description. Dans les années 1950, face à une géographie « classique » jugée trop descriptive, « très engagée dans un inventaire de la surface de la terre, occupée à dresser le catalogue raisonné de tous les objets qui l'occupent » (Philippe et Geneviève Pinchemel, *La Face de la Terre*), cette « nouvelle géographie » se pose, aux États-Unis, comme un nouveau paradigme scientifique. La géographie a ainsi suivi le mouvement systémique qui a touché une grande partie des sciences et des sciences humaines en particulier, notamment synthétisé par Ludwig von Bertalanffy dans la *Théorie générale des systèmes* en 1968 (traduit en français en 1973).

## Une nouvelle démarche théorique

Le système (du grec *sustēma* : ce qui tient ensemble) permet aux géographes de passer de l'organicisme de la géographie classique à une approche systémique récusant les causalités linéaires. Les lieux sont étudiés à travers leurs interactions spatiales, qui constituent une grande part de leurs propriétés et de leurs dynamiques. Le passage de l'étude des lieux à celle de leurs relations correspond aussi à l'affirmation de la démarche théorique par rapport à l'approche empirique. La recherche de lois tend à délocaliser les lieux de référence et à réduire les lieux concrets à des lieux d'expérimentation. En d'autres termes, les lieux ne sont plus étudiés pour eux-mêmes, mais constituent le support de réflexions géographiques sur le rôle de la distance, de la continuité, de la forme ou de la hiérarchie. Jean-Bernard Racine et Henri Reymond (*L'Analyse quantitative en géographie*, 1973) insistent sur le rôle de l'explication générale « d'un tout organique plus ou moins structuré ». David Harvey (géographe marxiste américain né en 1935, dont les recherches et l'engagement politique ont marqué toute une génération de chercheurs en sciences humaines) de son côté, suggère un statut comparable des lois d'interactions spatiales aux lois de la physique, tout en réservant un sort particulier à la géographie culturelle (*Explanation in Geography*, 1969).

La région, qui était au cœur de la géographie classique, n'a pas de sens si elle est étudiée seule, et doit au contraire être intégrée dans une « géographie régionale comparée systématique » pour éviter « de commettre des erreurs d'appréciation » (Roger Brunet). L'organisation de l'espace devient l'objet central de l'« analyse spatiale » (*locational analysis*) ou de la « théorie de la localisation » (*location theories*). L'espace remplace donc le lieu, et la question du « pourquoi ici et pas ailleurs ? » focalise les recherches sur les localisations et sur le concept de situation.

Cette nouvelle géographie s'est d'abord développée à Seattle, à Chicago (Brian Berry, William Bunge, Peter Gould), à Cambridge au Royaume-Uni (Richard Chorley, Peter Haggett) et à Lund en Suède (Torsten Hägerstrand). Sa diffusion en France est due en grande partie aux géographes canadiens, notamment québécois, qui ont initié leurs collègues français aux renouveaux conceptuels et méthodologiques. Cette diffusion dans la géographie française a coïncidé avec la relève générationnelle issue de l'après-guerre. Des revues ont largement institutionnalisé ces approches : *L'Espace géographique* créée en 1972, les *Brouillons Dupont*, ou des revues régionales innovantes : *Revue de géographie de l'Est*, *Travaux de l'Institut de géographie de Reims*, *Cahiers de géographie de Rouen*, *Cahiers de géographie de Besançon*. Toutefois, ce mouvement épistémologique n'a touché qu'une partie des géographes français, certains d'entre eux, dans le contexte de la guerre froide et des mouvements étudiants de 1968, doutant de la capacité de cette approche à fournir une intelligibilité du monde, et développant d'autres courants comme la géopolitique, la géographie sociale, ou la géographie culturelle.

Le corpus scientifique de cette géographie systémique perdure et continue à se développer. Elle se nomme elle-même d'abord « *théorique et quantitative* » (les deux colloques européens les plus importants dans ce domaine ont d'ailleurs pour nom *ThéoQuant* - pour théorique et quantitative - et *European Colloquium on Theoretical and Quantitative Geography*), se veut discipline scientifique à la recherche d'explications, de régularités, de théories et de lois. Elle est, à ses débuts, explicitement positiviste et s'appuie à la fois sur une recherche théorique et sur des méthodologies fondées sur la mesure statistique, géométrique ou topologique. Les calculs lourds permis par les ordinateurs, puis les systèmes d'informations géographiques (S.I.G.) et les outils de simulation ont soutenu ses nombreuses applications et les vérifications de ses hypothèses. Si sa diffusion est aujourd'hui très avancée dans le domaine de la géographie appliquée à l'aménagement du territoire, une large part des investigations demeure théorique, autour de questions relatives à l'organisation de l'espace.

## Approches de la complexité

L'espace est dit organisé à travers ses pôles, ses échanges, ses niveaux d'équipement. L'ambition d'appréhender la totalité des éléments et des relations qui composent cette organisation pose la question de la complexité. Ces relations, ou interrelations, accélérateurs ou freins à des processus dynamiques, loin d'être linéaires, forment de nombreuses boucles de renforcement (rétroaction positive) ou d'affaiblissement (rétroaction négative).

La définition du système spatial intègre à la fois sa relativité historique, ses transformations, mais aussi l'ensemble des interactions qui produisent les processus de cohérence du système (auto-organisation), de sa persistance (autopoïèse), de sa capacité à absorber les perturbations extérieures (résilience) ou de sa destruction (crise). L'intégration du temps dans les systèmes spatiaux a particulièrement intéressé les géographes, suite aux travaux d'Ilya Prigogine, qui souligne l'irréversibilité du temps. Un système n'est toutefois observable que s'il est en relatif équilibre, ceci n'étant pas signe d'immobilisme mais de successions d'écarts qui accompagnent son évolution, sa forme générale se maintenant. On distingue les équilibres stables de ceux qui sont instables.

Très utile pour appréhender l'organisation de l'espace géographique et ses évolutions, l'approche systémique nécessite toutefois deux conditions. La première est de rester conscient que ce système est une construction de l'esprit élaborée dans un but opérationnel ou heuristique. La seconde exige de se doter de méthodes adaptées à l'étude des systèmes d'interaction

## Des méthodes statistiques

L'approche descriptive et explicative s'appuie sur des méthodes statistiques permettant d'extraire des lois des phénomènes observés, et de valider des hypothèses issues d'une démarche déductive. Ces méthodes se sont diffusées en France à partir des années 1970 grâce, notamment, aux travaux du Groupe Dupont créé en 1971, qui édite une revue, les *Brouillons Dupont* et organise un colloque bisannuel, *Géopoint*. Les méthodes statistiques permettent de traiter une masse importante d'informations et d'en tirer des conclusions synthétiques en y associant souvent des représentations cartographiques. Les individus statistiques traités par les géographes sont soit des unités spatiales issues d'un découpage continu (pays, régions...), soit des entités localisées dans l'espace (entreprises, quartiers, villes), soit des flux ou des échanges entre deux lieux, qu'il soient de personnes, de biens, de services, d'informations, de pouvoir ou financiers.

À travers l'analyse statistique de ces individus spatiaux, les géographes soulignent les niveaux et les formes des différenciations spatiales, les dispersions, combinaisons, concentrations, discontinuités et spécialisations s'opérant dans différents lieux. Ainsi sont révélées les structures d'organisation de l'espace. Les méthodes, de plus en plus sophistiquées, conduisent à établir des modèles spatiaux qui reflètent des lois générales. La mesure, pour chaque lieu, de l'écart à ces modèles souligne les spécificités locales.

## Modèles spatiaux et simulations en géographie

De nombreux modèles spatiaux sont élaborés dans cette perspective. Le modèle est « une représentation schématique de la réalité élaborée en vue de l'expliquer, ou encore de la comprendre et de la faire comprendre. Il a donc une double finalité, heuristique et didactique. Il englobe des objets et les processus qui lui donnent naissance » (François Durand-Dastès, *Questions sur les modèles*. Géopoint 92 : Modèles et modélisation en géographie, 1993)

Les modèles se différencient selon la part d'hypothèses qu'ils contiennent, selon leur orientation descriptive ou conceptuelle. Les chorèmes (unités élémentaires dont la combinaison permet de représenter les différents modèles de l'organisation de l'espace), proposés par Roger Brunet, suggèrent bien davantage que des représentations cartographiques ou schématiques. Comme les phonèmes forment des mots, les chorèmes rendent compréhensibles des structures spatiales complexes. La force des hypothèses y est très élevée, notamment lorsqu'ils sont utilisés pour comprendre les situations anciennes des lieux, leurs évolutions et leur pérennité.

Divers niveaux d'abstraction hiérarchisent également les modèles selon les types de langages utilisés : la maquette, la carte, les graphes, puis les formalisations mathématiques, qui forment le niveau le plus élevé d'abstraction. Certains modèles utilisent des métaphores à travers des transferts venus d'autres sciences. Le modèle gravitaire, par exemple, a été transposé de la physique pour décrire l'intensité des échanges de flux

entre les lieux. Les modèles de diffusion, les modèles d'occupation des sols en fonction de la rente foncière (Johann Heinrich von Thünen, William Alonso), le modèle des lieux centraux (Walter Christaller) sont devenus des « classiques » du genre. Leur formalisation a été affinée et améliorée grâce aux progrès dans les mesures empiriques, mais aussi de l'informatique et de la manipulation d'outils de simulation.

S'interroger sur l'aléatoire et le déterminé, sur la transformation et l'évolution des systèmes spatiaux conduit à élaborer ces modèles dynamiques de simulation. Les premières simulations se sont appuyées sur les modèles empruntés à la mécanique des fluides. Puis l'introduction des équations différentielles basées sur des modèles de concurrence a permis l'élaboration de nouvelles simulations, en introduisant des boucles causales dans les modèles. L'intelligence artificielle, la micro-simulation, l'automatisation ont généré des avancées sur le plan des modèles opérationnels, en simulant le jeu des acteurs dans un contexte de ressources et de contraintes. Ces démarches ont souligné les capacités des systèmes spatiaux à s'auto-organiser et à se transformer.

La géographie systémique développe donc un corpus spécialisé, riche de sa diversité. L'encyclopédie électronique Hypergeo, qui repose sur un système complexe de liens hypertextes, intègre les acquis de la géographie systémique dans le champ plus large de la discipline, dévoilant ses compétences, ses apports théoriques et méthodologiques.

Céline ROZENBLAT

## VII-Géographie culturelle

Longtemps « géographie des faits culturels », la géographie culturelle est devenue aujourd'hui « exploration géographique de la différence et du changement culturel » (Don Mitchell). Parler de géographie « culturelle » a longtemps surpris tant la géographie - discipline concrète et analysant les faits matériels - paraissait distante de la culture, du domaine de l'esprit. En France, le débat scientifique qui a agité la géographie jusqu'au début des années 1980 entre tenants de l'analyse spatiale et héritiers de Vidal de la Blache a assuré le succès de francs-tireurs inspirés par la phénoménologie ou la sociologie structuraliste et permis l'essor d'une géographie culturelle qui prend place au sein des sciences sociales.

### Des origines ambiguës

La géographie culturelle trouve ses fondements dans l'école de pensée allemande qui s'inscrit dans la lignée de Kant. Elle mêle paradoxalement esprit humaniste et philosophie naturaliste. L'école du *Landschaft* (1880-1920) a développé la notion de *Kultur*, qui nourrit le rêve historique de la nation unitaire, pour la combiner à l'idée de nature, de paysage, de milieu. Sur ces bases, Friedrich Ratzel (1844-1904) fondera une géopolitique, conçue comme une écologie humaine, affirmant le rôle de l'État national, la place de la nature pour expliquer les sociétés (déterminisme), mais surtout celle de la culture pour justifier des conquêtes et affirmer le pouvoir d'État (cadre idéologique). Développée pour justifier les nationalismes et la colonisation, cette géographie humaine à fondement culturaliste, conservatrice et fondamentalement raciste sera rejetée par beaucoup pour avoir alimenté les idéologies d'extrême droite. Mais cette conception se perpétue chez Samuel Huntington parlant du « choc des civilisations ».

À la suite de Paul Vidal de La Blache (1845-1918) fondateur de la géographie régionale, l'École française de géographie s'interroge sur les différences et la diversité des territoires, sur l'histoire et les permanences, sur les genres de vie qui traduisent les adaptations de l'homme au milieu. Premiers pas vers une géographie sensible aux lieux, aux milieux, et aux pratiques sociales. Cette géographie centrée sur les héritages historiques (Braudel servira plus tard de référence) et les déterminants culturels des structures régionales va fortement influencer l'école de Berkeley (milieu des années 1920), notamment Carl O. Sauer (1889-1975), fondateur de la géographie culturelle américaine. Cette dernière, plus tournée vers l'analyse des paysages et des milieux comme expression de la culture, ouvre la voie à l'écologie culturelle qui interroge les



écosystèmes selon une conception évolutionniste.

Jean Bruhnes, André Siegfried, Pierre Deffontaines, Albert Demangeon, Jules Sion, Maximilien Sorre prolongent l'œuvre de Vidal et vont donner ses lettres de noblesse à la géographie humaine française tout au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. D'autres, comme Pierre Gourou et les tropicalistes, vont défricher la géographie des aires culturelles et des civilisations à partir de l'analyse des organisations et traditions sociales, des systèmes économiques et politiques dominants. Par ailleurs, les travaux du sociologue allemand Georg Simmel, au début du XX<sup>e</sup> siècle, et des sociologues de l'école de Chicago (1920-1930), attentifs aux problèmes des métropoles urbaines naissantes, auront une influence, mais, en France, avec un grand décalage dans le temps.

## Le renouveau : des géographies culturelles

En réaction aux certitudes des approches néo-positivistes et de la géographie quantitative, la géographie culturelle connaît en France, vers le milieu des années 1970, un renouveau qui passe d'abord par celui de la géopolitique, avec le pamphlet d'Yves Lacoste (*La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, 1976) et la revue *Hérodote*. Il faudra du temps pour que les analyses et les méthodologies s'affinent.

Autour de Paul Claval et de la revue *Géographie et Culture* (créée en 1992), des géographes post-vidaliens reprennent les méthodes et les objets des travaux de l'ethnologie culturaliste des années 1930, à la recherche de territoires identitaires, de lieux et d'actes symboliques, d'espaces vécus au quotidien, de paysages et de patrimoines. On parle alors d'ethnogéographie. Seul ou presque, Paul Claval s'intéresse à ce qui se passe dans le monde anglo-saxon et joue un rôle de passeur épistémologique, en particulier avec la géographie humaniste. Cette dernière connaît quelques belles réussites individuelles en France (Augustin Berque, *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, 2000) mais elle est surtout représentée par des auteurs anglo-saxons (David Ley, Anne Buttner, Yi Fu Tuan...) et Luc Bureau au Québec (*La Terre et moi*, 1991).

Dans sa composante humaniste, la géographie culturelle insiste sur la variété et la spécificité des lieux, sur les rapports d'appartenance et d'appropriation, sur les ancrages de proximité et d'expériences partagées qui les rendent uniques et riches de sens culturels. Le « vivre ensemble » configure l'épaisseur temporelle et spatiale des lieux, face à l'uniformisation culturelle induite par la globalisation (« *American way of life* », « Macdonaldisation du monde », expression lancée par le géographe humaniste canadien Edward Relph, dans *Place and Placelessness*, 1976). Cette géographie propose des avancées méthodologiques à partir des concepts de la phénoménologie développés par Edmund Husserl, Martin Heidegger, Maurice Merleau-Ponty, concepts que Guy Di Méo utilise (*L'Homme, la Société, l'Espace*, 1991) pour définir les caractères de l'espace, poser une théorie du social et du spatial au travers du territoire-enjeu. Armand Frémont, analysant les attaches du vécu, s'inscrit également dans cette géographie culturelle (*La Région, espace vécu*, 1976).

Dans sa version radicale – surtout revendiquée ainsi dans le monde anglo-saxon –, la géographie culturelle se refuse à séparer le social et le culturel : la culture est au cœur des processus de structuration des sociétés et non plus évoquée comme variable secondaire. Elle est certes discours, mais aussi un enjeu politique. Cela amène à proposer une économie politique de la culture et Don Mitchell ouvre son manuel, *Cultural Geography. A Critical Introduction* (2000), par une réflexion sur les *culture wars*, « guerres culturelles » qui expriment et génèrent conflits politiques, économiques et sociaux au sein d'une même société. Reprenant les conclusions de Michel Foucault et Pierre Bourdieu sur la fragmentation sociale, cette géographie multiplie les regards sur les phénomènes transversaux des sociétés (relations de pouvoir, de domination...) pour mieux saisir les modes de production et de structuration des lieux et des espaces. Les lieux deviennent contextes construits dans les rapports entre des cultures différenciées.

L'idée que l'espace est un produit social et culturel, théâtre de la standardisation mondiale et soumis à un accroissement des mobilités, rapproche finalement les deux géographies culturelles, l'humaniste et la radicale. Les années 1990 ouvrent la voie à un courant postmoderne que l'on peut alors saisir moins comme une rupture que comme un prolongement des évolutions engagées.

## Vers le tout culturel ? La New Cultural Geography

Ce sont encore les géographes anglo-saxons qui reprennent et amplifient les critiques de l'école de Berkeley et des quantitativistes. Ils reformulent les approches de la culture comme fondement des sociétés, questionnent le rôle des représentations comme source méthodologique. Liée aux pratiques de vie de la sphère citoyenne, imbriquée dans des réseaux de significations et de pouvoirs, la culture devient événement. Dotée de capacités dynamiques et interactives, elle permet la compréhension des relations de domination, d'opposition, d'appropriation et de ré-appropriation qui caractérisent les strates culturelles des sociétés urbaines contemporaines (cultures, sous-cultures...). La culture est donc une catégorie d'analyse pertinente et rigoureuse au travers de laquelle se constituent et viennent en débat des changements socio-économiques plus vastes.

Depuis le milieu des années 1980, des géographes comme Peter Jackson, Edward Soja ou David Harvey ont largement lancé le débat autour de la géographie contemporaine à partir de trois grandes questions. La première touche à la redéfinition du réel et à la position du signe comme référent de la représentation des choses. Elle affirme l'idée de complexité pour lutter contre l'approche naïve du réel. La deuxième réaffirme la place de l'espace dans la pensée sociale et son rôle dans la constitution des lieux : le passé, le présent, le futur opèrent dans des espaces en mouvement qui sont largement dépendants des données culturelles. La troisième porte sur la redécouverte du sujet, de l'individu, du sensuel, du corps comme part essentielle de l'expérience sociale, politique, historique et géographique. Faisant suite aux travaux de Jean-François Lyotard, Gilles Deleuze et Félix Guattari, l'économie du désir devient centre d'intérêt de la lutte sociopolitique et du changement culturel. Ainsi se dessine une géographie culturelle postmoderne, imagée et sensorielle (Paul Rodaway, *Sensuous Geographies*, 1994)

Plusieurs axes de recherche fortement liés entre eux émergent donc de ces nouvelles problématiques. La relecture du paysage vise ainsi à montrer que celui-ci est une image culturelle, une grammaire de l'interprétation des sociétés qui le pratiquent. Le concept de représentation est revisité et retravaillé par Bernard Debarbieux (« Les Problématiques de l'image et de la représentation en géographie », in A. Bailly dir., *Les Concepts de la géographie humaine*, 1998) ou Judith Butler (*Excitable Speech : a Politics of the Performative*, 1997) dans le sens d'une recherche d'effets sur la structuration des groupes territorialisés. Les discours sont au cœur de la production des lieux. La question de l'identité, sous toutes ses formes, est renouvelée à partir d'une interrogation sur la symbolique, sur l'iconographie, sur la langue, les coutumes, la fête, la culture populaire dont les géographes se saisissent, telles Martine Geronimi (*Québec et la Nouvelle-Orléans. Paysages imaginaires français en Amérique du Nord*, 2003) ou Béatrice Collignon (*Les Inuit, ce qu'ils savent du territoire*, 1995). De là découle un questionnement sur l'autre, sur les minorités culturelles et sociales, sur l'interculturalité et la construction des identités. Ces approches conduisent à de nouvelles interprétations de l'économie – la place du discursif et du contextuel y devient essentielle (S. Lash et J. Urry, *Economies of Signs and Space*, 1994) –, de la ville et de l'urbanité – pour tenter d'appréhender l'impact de la diversité des trajectoires des individus sur l'aménagement des villes. La nature (quel rôle joue l'idéologie dans sa mise en valeur, dans l'évocation et la construction des risques ?) et le social (les imbrications de l'individuel et du collectif, la construction des utopies) sont également requestionnés.

Dynamique, cette géographie culturelle renouvelle les approches et les méthodes de la discipline mais suscite la crainte de tout ramener à des questions de culture et de se limiter aux approches discursives en oubliant les autres dimensions du social. Elle permet cependant d'enrichir les analyses géographiques, d'élargir les thématiques et les perspectives méthodologiques, et de mettre en valeur les effets de la spatialité dans des domaines jusque-là abandonnés à d'autres disciplines.

Dominique CROZAT,

Jean-Paul VOLLE

### Bibliographie

Histoire de la géographie

- G. AUJAC, *La Géographie dans le monde antique*, P.U.F., Paris, 1975
- V. BERDOULAY, *La Formation de l'École française de géographie (1870-1914)*, C.T.H.S., Paris, 1981
- A. BAILLY, R. FERRAS & D. PUMAIN dir., *Encyclopédie de la géographie*, Economica, Paris, 1992
- N. BROCC, *La Géographie des philosophes : géographes et voyageurs français au dix-huitième siècle*, Strasbourg, 1975 ; *La Géographie de la Renaissance*, C.T.H.S., Paris, 1979
- R. BRUNET, *Les Mots de la géographie : dictionnaire critique*, Reclus-La Documentation française, Montpellier-Paris, 1992
- A. BUTTIMER, *Society and Milieu in the French Geographical Tradition*, Association of American Geographers, monograph series, 6, Chicago, 1971
- *Cartes et Figures de la Terre*, Centre Georges-Pompidou, Paris, 1980
- R. J. CHORLEY, A. J. BUNN, R. P. BECKINSALE, *The History of the Study of Landforms of the Development of Geomorphology*, Londres, vol. I, 1964, vol. II, 1973
- P. CLAVAL, « Essai sur l'évolution de la géographie humaine », in *Ann. litt., univ. Besançon*, Paris, 1976 ; *La Pensée géographique*, Paris, 1972
- COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES (C.T.H.S.), *Les Géographes français*, Paris, 1975
- F. DE DAINVILLE, *La Géographie des humanistes*, Paris, 1940 ; *Le Langage des géographes*, Paris, 1964
- L. FEBVRE, *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, 1922 et 1970
- T. W. FREEMAN dir. et al., *Geographers, Bibliographical Studies*, un vol. ann. dep. 1977, Londres
- C. GLACKEN, *Traces on the Rhodian Shore - Nature and Culture in Western Thought from Ancient Time to the End of the Eighteenth Century*, Univ. of California Press, 1967
- P. E. JAMES, G. J. MARTIN, *All Possible Worlds, a History of Geographical Ideas*, New York, 1981
- G. KISH, *La Carte, image des civilisations*, Paris, 1980 ; *A Source Book in Geography*, Harvard Univ. Press, 1978
- A. MEYNIER, *Histoire de la pensée géographique en France (1872-1969)*, Paris, 1969
- A. MIQUEL, *La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle*, Paris, vol. I, 1967, vol. II, 1975, vol. III, 1980
- L. H. PARIAS dir., *Histoire universelle des explorations*, 4 vol., Paris, 1956-1964
- P. PEDECH, *La Géographie des Grecs*, Paris, 1976
- P. & G. PINCHEMEL, *La Face de la Terre*, Armand Colin, Paris, 1988
- P. PINCHEMEL dir., *La Géographie à travers un siècle de congrès internationaux*, Union géogr. int., Caen, 1972
- W. G. L. RANDES, *De la terre plate au globe terrestre, une mutation épistémologique rapide, 1480-1520*, Paris, 1980
- J. K. WRIGHT, *The Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New York, 1925 et 1965.

## Méthodes et problèmes

- P. BARRÈRE & M. CASSOU-MOUNET, *Le Document géographique*, Masson, 1972
- J. BEAUJEU-GARNIER, *La Géographie, méthodes et perspectives, ibid.*, 1971
- J. BONNAMOUR, *Géographie rurale, méthodes et perspectives, ibid.*, 1973
- P. CLAVAL, *Principes de géographie sociale*, éd. M. T. Génin, Paris, 1973 ; *Éléments de géographie humaine, ibid.*, 1974 ; *Éléments de géographie économique, ibid.*, 1976 ; *La Nouvelle Géographie*, coll. Que sais-je ?, P.U.F., 1978
- R. COQUE, *Géomorphologie*, Armand Colin, 1977
- A. FRÉMONT, *La Région, espace vécu*, P.U.F., 1976
- *Géopoint 78*, publication du groupe Dupont (discussions épistémologiques et méthodologiques), Centre littéraire univ., Avignon, 1979
- P. GEORGE, *L'Action humaine*, P.U.F., 1968 ; *Les Méthodes de la géographie*, coll. Que sais-je ?, 3<sup>e</sup> éd., 1978 ; *La Géographie à la poursuite de l'histoire*, Armand Colin, 1992
- P. GEORGE et al., *Dictionnaire de la géographie*, P.U.F., 2<sup>e</sup> éd., 1974
- P. HAGETT, *L'Analyse spatiale en géographie humaine*, Armand Colin, 1973
- H. ISNARD, *L'Espace géographique*, P.U.F., 1978
- H. ISNARD, J. B. RACINE & H. REYMOND, *Problématiques de la géographie, ibid.*, 1981
- F. JOLY, *La Cartographie, ibid.*, 1976
- Y. LACOSTE, « Pourquoi Hérodote ? Crise de la géographie et géographie de la crise », in revue *Hérodote*, n° 1, Paris, 1976, pp. 8-69

- H. LEFEBVRE, *La Production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974
- P. MERLIN, *Méthodes quantitatives et espace urbain*, Masson, 1975
- A. MEYNIER, *Histoire de la pensée géographique française (1872-1969)*, P.U.F., 1969 ; *Guide de l'étudiant en géographie, ibid.*, 1971
- S. PARÉ, *Informatique et géographie, ibid.*, 1982
- J. B. RACINE, « La Géographie moderne dans la problématique des sciences sociales, des paradigmes de la totalité aux paradigmes critiques », in *Géopoint 1976*, Avignon, 1977
- J. B. RACINE & H. REYMOND, *L'Analyse quantitative en géographie*, P.U.F., 1975.

## Études générales et thématiques

- H. J. DE BLIJ, *Man Shapes the Earth, A Topical Geography*, Hamilton Publishers Co., Santa Barbara (Cal.), 1974 ; *Human Geography, Culture, Society and Space*, John Wiley and Sons, New York-Londres-Sydney-Toronto, 1977
- P. CLAVAL, *Espace et pouvoir*, P.U.F., 1978
- G. CORNA PELLEGRINI, « Geografia e politica del territorio », *Problemi e Ricerche*, Vita e Pensiero, Milan, 1974
- K. R. COX, *Man Location and Behavior, An Introduction to Human Geography*, John Wiley and Sons, New York-Londres-Sydney-Toronto, 1972
- B. DEZERT & C. VERLAQUE, *L'Espace industriel*, Masson, 1978
- P. R. EHRLICH & A. H. EHRLICH, *Population, Resources, Environment : Issues in Human Ecology*, Freeman and Co., San Francisco, 2<sup>e</sup> éd., 1972
- *Encyclopédie de l'écologie*, Larousse, 1977
- C. GACHELIN, *La Localisation des industries*, P.U.F., 1977
- P. GEORGE, *L'Ère des techniques, constructions et destructions, ibid.*, 1974 ; *L'Environnement*, coll. Que sais-je ?, 3<sup>e</sup> éd., 1976 ; *Panorama du monde actuel*, P.U.F., 3<sup>e</sup> éd. refondue, 1978 ; *Fin de siècle en Occident, déclin ou métamorphose, ibid.*, 1982
- G. GILBANK, *Introduction à la géographie générale de l'agriculture*, Masson, 1974
- P. GUICHONNET & C. RAFFESTIN, *Géographie des frontières*, P.U.F., 1974
- J. KLATZMANN, *Nourrir dix milliards d'hommes ?*, *ibid.*, 1975
- J. LABASSE, *L'Espace financier*, Armand Colin, 1974
- Y. LACOSTE, *Géographie des pays sous-développés*, P.U.F., 1978 ; *Les Pays sous-développés*, coll. Que sais-je ?, 6<sup>e</sup> éd., 1979
- D. C. LAMBERT, *Les Économies du Tiers Monde*, Armand Colin, 1974
- R. LEBEAU, *Les Grands Types de structures agraires dans le monde*, Masson, 3<sup>e</sup> éd., 1979
- J.-L. MICHAUD, *Le Tourisme face à l'environnement*, P.U.F., 1983
- W. W. MURDOCH, *Environment, Resources. Pollution and Society*, Sinauer Sunderland (Mass.), 2<sup>e</sup> éd., 1975
- D. NOIN, *Géographie de la population*, Masson, 1979 ; *La Transition démographique dans le monde*, P.U.F., 1983
- R. E. PRESTON, *Applied Geography and the Human Environment. Proceedings of the 5<sup>th</sup> International Meeting Commission on Applied Geography*, International Geographical Union, Waterloo (Ontario), 1973
- S. RIMBERT, *Les Paysages urbains*, Armand Colin, 1973
- G. ROUGERIE, *Les Cadres de vie*, P.U.F., 1975
- J. L. SANGUIN, *La Géographie politique, ibid.*, 1977
- A. SASSON, *Développement et environnement*, Mouton, Paris et La Haye, 1974
- J. E. SPENCER & W. L. THOMAS, *Introducing Cultural Geography*, Wiley and Sons, 1978
- R. S. THOMAS & P. B. CORBIN, *The Geography of Economic Activity*, Mc Graw-Hill, New York, 3<sup>e</sup> éd. 1974.

## Principales revues françaises

- *Annales de géographie*, *L'Espace géographique*, *Géopoint*, *Hérodote*, *L'Information géographique*. Parmi les revues géographiques de province : *Bulletin de la société languedocienne de géographie*, *Cahiers d'outre-mer* (Bordeaux), *Méditerranée*, *Noréis*, *Revue géographique de l'Est*, *Revue géographique de Lyon* (anciennement *Études rhodaniennes*), *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, *Hommes et terres du Nord*, *Travaux de l'institut de géographie de Reims* (contient de nombreuses études méthodologiques et critiques).

## Géographie systémique

- A. BAILLY, R. FERRAS & D. PUMAIN, *Encyclopédie de la géographie*. Economica, Paris, 1992

- R. BRUNET, *La Carte mode d'emploi*, Fayard-Reclus, Paris-Montpellier, 1987
- R. CHORLEY & P. HAGGETT, *Models in Geography*, Methuen, Londres, 1967
- C. GRATALOU, *Lieux d'histoire. Essai de géohistoire systématique*, Reclus-La Documentation française, Montpellier-Paris, 1996
- D. PUMAIN, L. SANDERS & T. SAINT-JULIEN, *Villes et auto-organisation*, Economica, Paris, 1989
- D. PUMAIN & T. SAINT-JULIEN, *Les Interactions spatiales. Flux et changements dans l'espace géographique*, Armand Colin, Paris, 2001
- L. SANDERS dir., *Modèles en analyse spatiale*, Lavoisier, Paris, 2001.

## Géographie culturelle

- A. BUTTIMER, *The Practice of Geography*, Longman, Londres et New York, 1983
- C. CHIVALLON, P. RAGOUET & M. SAMERS dir., *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve post-moderne*, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, Bordeaux, 1999
- P. CLAVAL, *La Géographie culturelle*, Nathan, Paris, 2002 (1<sup>re</sup> éd. 1995)
- M. CRANG, *Cultural Geography*, Routledge, Londres, 1998
- Y.-F. TUAN, *Space and Place : The Perspective of Experience*, Methuen, Londres, 1977.